



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

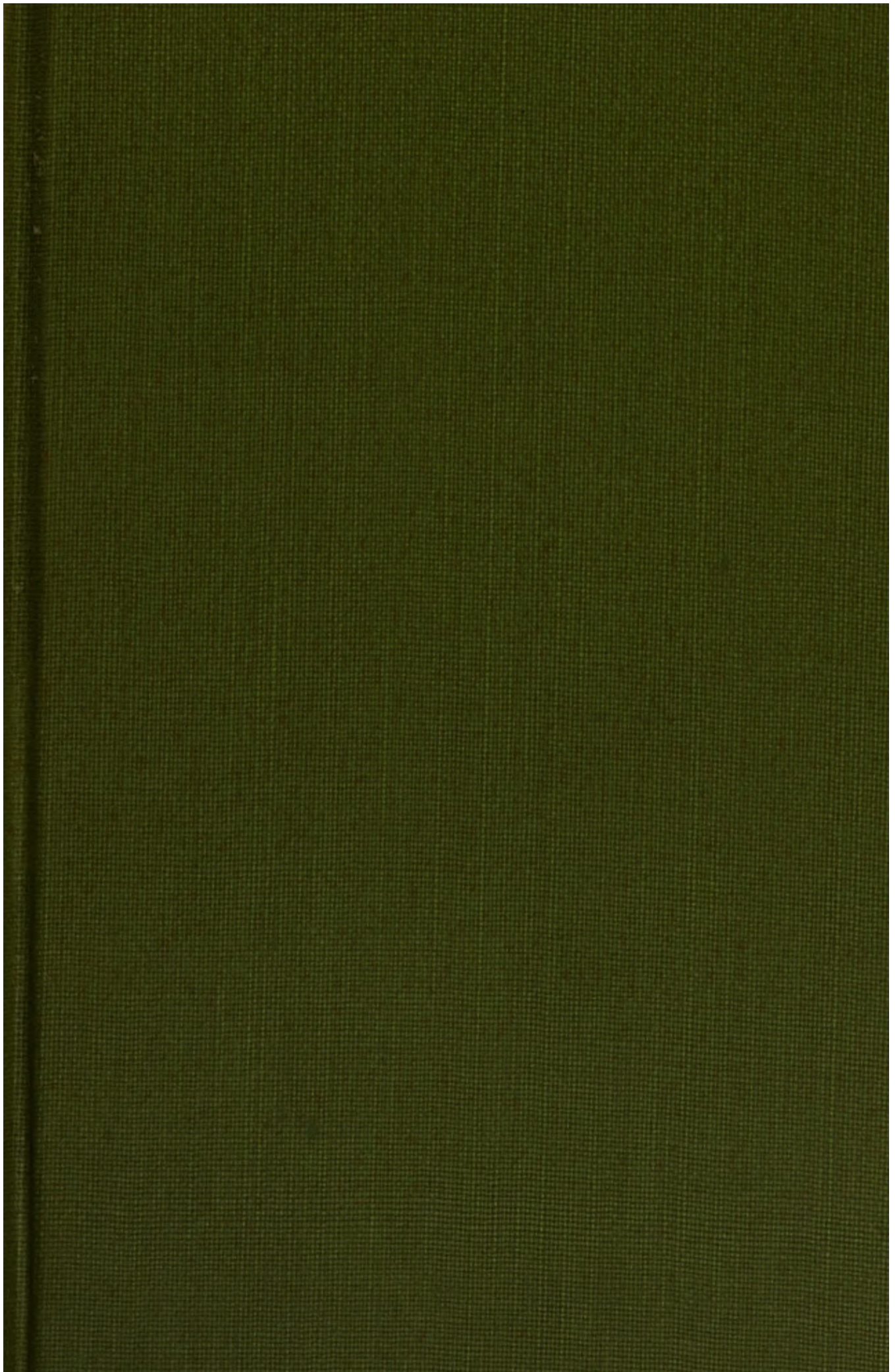
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. Fr. III B. 1831







ÉTUDES LYRIQUES

---

NOUVELLES ODES

FUNAMBULESQUES

# ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

---

## ÉTUDES LYRIQUES .

LES EXILÉS.  
PREMIÈRES ODES FUNAMBULESQUES.  
NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES.  
PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE (épuisé).  
LES CARIATIDES (quelques exemplaires).

Ce dernier volume contient *Les Cariatides, Les Stalactites, Odelettes*  
*Le Sang de la Coupe, La Malédiction de Vénus.*

## COMÉDIES

DIANE AU BOIS.  
GRINGOIRE.  
LA POMME.  
LES FOURBERIES DE NÉRINE.  
LE BEAU LÉANDRE

---

En préparation :

FLORISE.

---

LE FEUILLETON D'ARISTOPHANE.  
LE COUSIN DU ROI.

En collaboration avec M. PHILOXÈNE BOYER.

## CONTES ET FANTAISIES

LES PARISIENNES DE PARIS.  
LA MER DE NICE.  
CAMÉES PARISIENS (tomes I et II).  
LES PAUVRES SALTIMBANQUES.







THÉODORE DE BANVILLE

---

ÉTUDES LYRIQUES

---

NOUVELLES ODES  
FUNAMBULESQUES



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
PASSAGE CHOISEUL, 47

---

M. DCCC. LXIX





*A Pierre Véron*



ous le savez, mon cher ami, j'avais composé tout jeune encore, pour quelques poètes et pour moi, les premières esquisses, plus tard augmentées, dont le caprice d'un ami, d'un éditeur-artiste, Poulet-Malassis, a fait les *Odes Funambulesques*. Mais, le livre une fois publié, j'avais bien résolu d'en rester là. Content d'avoir fait pressentir le parti immense que la langue française pourrait tirer de l'élément bouffon uni à l'élément lyrique, je voulais me borner à l'avoir indiqué, laissant à un héritier d'Aristophane et du grand Heine (s'il en doit venir) la gloire de réaliser ce que j'avais seulement osé entrevoir.

Mais qui de nous fait jamais ce qu'il s'est proposé de faire? Une première fois, j'ai manqué à la parole que je m'étais donnée, en écrivant, à la prière



de mon cher ami Gustave Bourdin, pour le *Figaro* hebdomadaire, quelques-unes des odes qui composent ce volume, et je me disais à part moi : « Je ne ferai pas un pas de plus ! » Cependant vous m'avez demandé et je n'oublierai jamais avec quelle grâce, de continuer pour vous les *Odes Funambulesques*, à un âge, hélas ! où l'on a désappris le sourire. Vous me disiez avec raison que nos orateurs et nos dandies de 1867, habillés par Bonne et coiffés en coup de vent, ne le cèdent en rien, comme comique, à leurs aînés de 1849 : et moi, comment aurais-je refusé de donner à mes Croquis la consécration de ce *Charivari* étincelant de verve satirique et bouffonne, qui est leur patrie naturelle ?

S'il m'était permis de reprendre pour un jour le luth écarlate sur lequel fredonna si follement en rimes d'or ma première jeunesse, n'était-ce pas dans ce journal, où vous faites chaque jour et sans compter, vous et vos collaborateurs, une si prodigieuse dépense d'esprit, menant à bout, comme en vous jouant, une tâche effroyable, et où les Daumier, les Gavarni, les Grandville, les Cham, les Henri Monnier ont écrit page par page un commentaire indestructible de la Comédie Politique et de la Comédie Humaine ?

Du moins j'aurais dû laisser dans le journal ces feuillets écrits à la hâte, et ne pas leur imposer la redoutable épreuve du livre. Mais voici maintenant mon cher éditeur Alphonse Lemerre qui en décide autrement, et qui dit avec raison que je lui appartiens.

---

Forcé de laisser réimprimer nos Odes (et en italique!) je ne vois qu'un moyen d'obtenir pour elles l'indulgence du public : c'est, mon cher ami, de vous les dédier, chose si juste d'ailleurs, puisqu'elles ont été écrites pour vous et qu'elles sont à vous. Les lecteurs ont si accoutumé d'associer à votre nom l'idée de succès que mon livre profitera peut-être ainsi de leur habitude prise : c'est du moins l'espoir dont se berce assez étourdiment votre collaborateur et ami dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 10 avril 1869.



---

Ne faut-il pas avoir tout connu pour créer le rire & la joie  
qui tiennent à tout ?

H. DE BALZAC, *Splendeurs & misères des Courtisanes.*

---



NOUVELLES ODES

# FUNAMBULESQUES

La Lyre dans les bois

Petit prologue pour une symphonie

I



LE MUSICIEN, *filz des dieux,*

*Est maître absolu de notre âme,*

*Et dans l'Infini radieux*

*Il l'emporte en son vol de flamme.*

I



*Il est le maître, il est le roi,  
Sans fusils ni canons de cuivre,  
Sans batailles pâles d'effroi ;  
Dès qu'il ordonne, il faut le suivre.*

*Donc, — il le veut, — partons, fuyons,  
Quittons pour ses apothéoses  
Cette fête où dans les rayons  
Resplendissent les lèvres roses ;*

*Cette fête aux aspects charmants  
Où parmi les flammes fleuries  
Brillent les éblouissements  
Des femmes & des pierreries.*

*Il va, le chanteur inspiré :  
Suivons-le d'un vol énergique  
Au loin, sous le ciel azuré,  
Dans la grande forêt magique ;*

*Au bois, où se mêlent encor  
Sous les ombres silencieuses  
Le divin Rire aux notes d'or  
Et les larmes délicieuses ;*

---

*Où du sein des antres profonds  
Les oiseaux donnent la réplique  
A des virtuoses bouffons  
Jouant un air mélancolique.*

*Là, comme un seigneur espagnol,  
Tandis que Vénus étincelle,  
Le mélodieux rossignol  
Se plaint d'amour à la crécelle ,*

*Puis, dans un triste adagio,  
La trompette gémit & pleure  
Sur notre époque d'agio  
Que jamais un rêve n'effleure !*

*Caille, coucou, dans le verger  
Tout s'évertue & bat des ailes ;  
Et celle qui d'un pied léger  
Bondit sur les herbes nouvelles,*

*La Danse, folle du tambour,  
Brisant le lien qui la fangle,  
Bondit, haletante d'amour,  
Et s'envole avec le triangle !*

## II

*Voix, parlez aux rameaux flottants ;  
Musique, enchante la ravine !  
Tenez, mesdames, de tout temps  
Ce fut de même, j'imagine,*

*Sur l'herbe & dans les noirs ravins  
Et parmi la feuillée obscure,  
Un échange de chants divins  
Entre la Lyre & la Nature !*

*Au temps où les bêtes pleuraient,  
Dans la sainte nature fée  
Les lions soumis adoraient  
Un chanteur qu'on nommait Orphée.*

*Car (dans mon rêve je le vois  
Éveillant les antres sonores,)  
Il avait dans sa grande voix  
L'éblouissement des aurores,*

*La profondeur des cieux, le son  
Qui monte des sphères sacrées,  
L'horreur des bois et le frisson  
Des étoiles enamorées.*

---

*A l'Opéra l'on eût sifflé,  
Mais les panthères & la lice,  
N'ayant pas sur elles de clé,  
N'y cherchaient pas tant de malice,*

*Et les tigres dans les déserts  
Dédaignaient la façon banale  
De bâiller à tous les beaux airs, —  
N'ayant pas de loge infernale.*

*Dans l'ombre des rochers épars  
Ou groupés sous un noir mélèze,  
Les onces & les léopards  
Tout bonnement se pâmaient d'aise ;*

*En ces temps naïfs, aucun d'eux  
N'avait peur de paraître bête,  
Et de leurs bons mufles hideux  
Ils léchaient les pieds du poète.*

III

*Oh! s'envoler comme Ariel!  
Quitter la terre avec délire,  
Prêter l'oreille aux voix du ciel  
Et ne pas dédaigner la Lyre!*



*Pauvres gens, — qui nous enivrons  
D'entendre une horrible Victoire  
Mugir avec les noirs clairons, —  
Ce serait notre seule gloire!*

*Dans ce cas-là, si nous voulions,  
Nous aurions peut-être, je pense,  
Autant d'esprit que les lions :  
Ce serait notre récompense.*

*Rappelez-vous ce mot vanté  
De Shakspeare, qui divinise  
Le doux clair de lune enchanté :  
C'est dans LE MARCHAND DE VENISE.*

*Lorenzo, qui sur tous les tons  
Peignait son amour jeune & folle,  
Dit à sa maîtresse : « Écoutons  
La musique, » ô sainte parole!*

*Et voici que les deux amants  
Écoutent dans la nuit sans voiles  
Les purs concerts des instruments  
Se mêler au chant des étoiles.*

*Oh! puisque le musicien,  
Nous emportant dans l'harmonie,  
Nous prend, libres de tout lien,  
Sur les ailes de son génie;*

*Puisque, nous enivrant d'accords,  
Nous pouvons avec un sourire  
Entendre la harpe & les cors,  
Comme les amants de Shakspeare,*

*Faisons comme eux : envolons-nous  
Au delà du monde physique,  
Et, comme dit en mots si doux  
Le maître, « Écoutons la musique! »*

Mai 1867.

## La Pauvreté de Rothschild

*L'*autre jour, attendant vainement de l'argent  
Qui me vient du Hanovre,  
Je pleurais de pitié dans la rue, en songeant  
Combien Rothschild est pauvre.

*J'étais sans sou ni maille, appuyé contre un fût,  
Ainsi que Bélisaire;  
Mais, ce que je plains amèrement, ce fut  
Rothschild & sa misère.*

*Oh! disais-je, le temps c'est de l'argent. Eh bien!  
Sans que l'heure me presse,  
Je puis chanter selon le mode lesbien,  
Ne pas lire LA PRESSE,*

---

*Me tenir au soleil chaud comme un œuf couvé,  
Et, bayant aux corneilles,  
Me dire que Laya, Ponsard & Legouvé  
Ne sont pas des Corneilles ;*

*Je puis voir en troupeaux, menant dès le matin  
Les Amours à leurs trouffes,  
Des drôlesses de lys, de pourpre & de satin,  
Brunes, blondes & rouffes ;*

*Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,  
Et, sans qu'il y paraisse,  
Baïser pendant trois jours de suite, si je veux,  
Le front de la Pareffe!*

*Et Paris est à moi, Paris entier, depuis  
Le café que tient Riche  
Jusqu'au théâtre où sont Alphonfine & Dupuis ;  
C'est pourquoi je suis riche!*

*Mais lui, Rothschild, hélas! n'entendant aucun son,  
Ne faisant pas de cendre,  
Il travaille toujours & ne voit rien que son  
Bureau de palissandre.*

*Lorsque par les chevaux de flamme à l'Orient  
Cent portes sont ouvertes,  
Et que, plein de chansons, je m'éveille en riant,  
Il met ses manches vertes.*

*Tandis que pour chanter les Chloris je choisis  
Ma cithare ou mon fifre,  
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzi,  
Il met chiffre sur chiffre.*

*Il fait le compte, ô ciel! de ses deux milliards,  
Cette somme en démençe,  
Et, si le malheureux s'est trompé de deux liards,  
Il faut qu'il recommence!*

*O Monselet! tandis que bravant l'Achéron,  
Chez Bignon tu t'empiffres,  
Le caissier de Rothschild dit : « Monsieur le baron!  
Il faut faire des chiffres. »*

*Oh! que Rothschild est pauvre! Il n'a pas vu Lagny;  
Il n'a jamais de joie.  
Le riche est ce poète appelé Glatigny,  
Le riche c'est Montjoye.*

FUNAMBULESQUES

---

*O Muse! que Rothschild est pauvre! Aux bois, l'été,  
Jamais le soleil jaune  
Ne l'a vu. C'est pourquoi je suis souvent tenté  
De lui faire l'aumône.*

Juillet 1863.

## Courbet, seconde manière

**R**éalisme, oripeau démodé, vieille enseigne,  
Tu n'as plus ce héros qui te rafistolait.  
Il faut te dire adieu, quoique mon cœur en saigne :  
Courbet ne tire plus de coups de pistolet.

*Il est sage à présent : c'en est fait des caprices  
Étranges & bouffons que ce réaliste eut.  
Succès ! il était temps enfin que tu le priesses,  
Et je vois devant lui se dresser l'Institut.*

*C'en est fait des lutteurs dont la chair était bleue,  
Des nez extravagants, des yeux à demi ronds !  
Courbet transfiguré ne coupe plus la queue  
De ses chiens. Il n'est plus qu'admirable. Admirons*



*Ses tableaux, attaqués avec un zèle habile,  
Qu'on ne voyait jadis que dans Ornans, ornant  
Les salons bourgeois, ont enfin usé la bile  
Des vingt critiques d'art, qui vont le flagornant!*

*Au temple de la Gloire il vient, un dieu le porte'  
Gautier devant ses pas s'incline, & Pelloquet  
Rayonnant & pensif lui dit : « Voici la porte, »  
Et Saint-Victor s'apprête à tourner le loquet.*

*C'est justice, & Courbet s'en va dans la verdure,  
Ivre de l'air salubre & du chant des bouvreuils.  
Il a violemment épousé la Nature  
A fond d'un bois, dans la remise des chevreuils :*

*Printemps luxurieux dont Avril fait la couche,  
O printemps verdoyant, c'est toi qui les ombras  
Les rochers où dormait cette Reine farouche :  
Courbet sans dire un mot l'empoigna dans ses bras.*

*C'est en vain qu'éveillée en sursaut, cette Nymphe  
Cacha de ses deux mains son corps puissant & doux  
Où le sang est bien plus abondant que la lymphe,  
Et lui cria : « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? »*

*Car le maître d'Ornans l'emporta dans son aire,  
Et, fougueux, lui ferma la bouche ardente avec  
Un baiser appuyé comme un coup de tonnerre,  
En lui disant tout bas : « Va te plaindre à l'art grec! »*

*Voilà comment les gens qui ne sont pas timides  
Savent mener à bien leurs affaires de cœur.  
Or la Nymphé en rouvrant ses yeux d'amour humides,  
Dit au paysagiste heureux : « O mon vainqueur!*

*O mon roi! tu m'as fait une cour un peu vive,  
Mais j'aime la franchise, & je ne t'en veux plus!  
Prends mes ruisseaux dormant sous la grotte pensive,  
Prends tout! prends mes rochers & mes bois chevelus! »*

*C'est ainsi que le maître a fait ce paysage  
Où, sous la frondaison murmurante des bois  
Dont la masse frémit dans l'air comme un visage,  
FriSSonne ce ruisseau, si vivant que j'y bois!*

*Et puisque sa peinture est vraiment si bien mise  
Dans ce chef-d'œuvre clair, ouvré comme un bijou,  
Ma foi! pardonnons-lui sa femme sans chemise,  
Dont les cheveux sont faits de copeaux d'acajou!*

---

*Car ce puissant génie ailé qui se déploie  
En liberté, parfois a ses licences, mais  
Se trompe encore avec une robuste joie,  
Et ceux qui ne font rien ne se trompent jamais !*

Mai 1866.

## Molière chez Sardou

*L'*autre matin, Sardou, si fort pour afortir  
Le faux au véritable,  
Convoqua les esprits frappeurs, & fit sortir  
Molière d'une table.

« Oh! lui dit-il, esprit qui fuyais le roman :  
Tes prunelles hardies  
Voient Paris, tel qu'il a grandi : compose-m'en  
De bonnes comédies.

Regarde. L'Institut, qui s'est toujours montré  
Si bon fonctionnaire,  
Se repose, & Littré qu'il ne croit pas lettré,  
Fait son dictionnaire.

*Sur Dieu même, un trouveur d'amusettes, Renan,  
Ose épancher sa bile,  
Et parmi les diseurs de rien, certes, je n'en  
Sais pas de plus habile.*

*About refait Balzac, — audace à la Danton  
Que la critique appuie, —  
Mais Balzac tout meurtri dit : « J'étouffe dans ton  
Fourreau de parapluie! »*

*Crockett mord des lions & leur mange les dents :  
Mais, pour charmer la ville  
Aux dépens de Crockett, Hermann prend un ours, dans  
Les cartons de Clairville.*

*Melpomène, laissant au classique lambin  
Ses tremblantes Électres,  
A donné désormais sa pratique à Robin,  
Qui la fournit de spectres.*

*Les hommes, ces menteurs, sont redevenus francs,  
Et, sans nul stratagème,  
Disent à leur idole : « O pièce de cinq francs,  
C'est toi seule que j'aime! »*

*S'ils veulent que Cypris leur ouvre son verger,  
Les gandins à barbiches  
Achètent des cailloux comme en a Duverger,  
Et les offrent aux biches.*

*Et l'Amour chante en vain ses plus vifs allégros  
S'il ne met pour agrafe  
Aux robes de sa belle, un diamant plus gros  
Qu'un bouchon de carafe.*

*Le Soleil, dieu jadis, est devenu goujat ;  
Il vend, il sophistique.  
Chez Disdéri, chez Franck, chez Petit, chez Carjat  
Il s'est fait domestique.*

*Il peint le sous-préfet, le sultan, l'hospodar,  
Les nègres, les Valaques !  
Même il cire au besoin les bottes de Nadar  
Et lui lèche ses plaques.*

*Vois à quel fiècle étrange, adorable & malin  
About & moi, nous plumes !  
Admire ces passants, mon ami Poquelin,  
Et prête-moi tes plumes ! »*

---

*Ainsi parla Sardou. Molière interpellé*

*Dit d'un ton lamentable :*

• *Si c'est pour voir cela que tu m'as appelé,  
J'étais mieux dans la table.*

*J'ai mis dans mes tableaux tout ce qui vit de pain,*

*Éliante modeste,*

*L'Avare & le Jaloux & Tartuffe & Scapin*

*Et le sublime Alceste ;*

*Et même Célimène aux dangereux appas*

*Et le Roi notre sire,*

*Mais Fagotin m'affomme, & je ne montre pas*

*Les figures de cire! »*

Juillet 1863.

## Paris nouveau

*J' aime Paris nouveau tel qu'on l'a fait, tantôt  
Charmant à voir, tantôt laid comme un Hottentot,  
Où pour que le ciel s'affombrisse  
Il faut que tout un mois Fiocre ne danse pas !  
Je l'aime, ce Paris qui règle ses repas  
Sur les menus du baron Brisse ;*

*Paris, fier, vertueux, ivre, céleste, impur !  
Qui construit des Babels à décrocher l'azur  
Ou s'en va les mains dans ses poches ;  
Paris bouffon, railleur & parodiste, où Cham  
Fantasque fait sur un idéal macadam  
Grouiller un peuple de fantoches ;*



---

*Paris trifle à mourir & gai comme un pinçon,  
Où Rocamboles dans l'atelier de Ponfon  
Naît, pour être lu même à Tarbe ;  
Le Paris de Schneider, le Paris de Silly,  
Le Paris de monsieur Barbey d'Aurevilly,  
Le Paris de LA FEMME A BARBE !*

*J'aime à voir, dans ses bals exempts de tout poncif,  
Où, bondissant jusqu'à l'œil du flâneur pensif,  
L'essaim des Danses incongrues  
De l'Ordre en casque d'or excite le courroux,  
Des belles aux cheveux jaunes, roses & roux  
S'abattre comme un vol de grues !*

*J'aime à voir parader & bavarder au bois,  
Où leurs voix grêles ont la douceur du hautbois,  
L'escadron des biches qui fichent  
Avec des clous, dans leurs cheveux ces lourds chignons  
Crêpés, devant lesquels à tort nous rechignons,  
Et dans lesquels les oiseaux nichent !*

*J'aime la comédie ornée avec des airs  
Nouveaux, dont rugiraient les lions des déserts.  
Elle va bien. Priez pour elle !  
Comme une autre, elle peut dire : « J'ai mon talent  
Et j'en vis bien, » car son talent c'est Montaland,  
Et c'est Maffin & c'est Paurelle !*

*Je t'adore, Féerie, art nouveau, révélé  
 D'hier ! je t'aime, orage inepte, échevelé  
 Sur la grammaire que tu cingles,  
 Et j'aime aussi l'horrible & fabuleux serpent  
 De cette apothéose où Marc Fournier nous pend  
 De grosses femmes sur des tringles.*

*Et pour me réjouir, ce que j'aime encor, c'est  
 Ce critique fourbu, meurtri par le corset  
 De sa phrase, — qui prend pour règle  
 De bondir sur la corde où triompha Saqui,  
 Et qui, folâtre, fait taille de guêpe, & qui  
 N'a rien de l'aigle, — qu'un nez d'aigle.*

*Chez nous, pour éreinter les gens, même aujourd'hui,  
 D'ordinaire on ne prend pas de manchettes. Lui,  
 C'est autre chose. Sur la laine  
 De son habit, il met des manchettes de poids,  
 Plates, hautes d'un mètre, & si blanches d'empois  
 Qu'on les croirait en porcelaine!*

*O triste accident ! comme il lui faut un joujou  
 Chaque jour, il avait décroché d'un vieux clou  
 Son grand sabre, qu'en mainte fête  
 Il avala jadis avec art, on le fait :  
 Mais en le brandissant d'un geste gauche, il s'est  
 Par mégarde — coupé la tête!*

*Cette tête est coupée à présent, mais Veillot  
L'entend psalmodier encor d'un ton vieillot  
Quelques critiques assassines ;  
Même on la montre, pour en tirer un gain sûr,  
Chez Talrich, modeleur, près de chez Nadar, sur  
Le boulevard des Capucines.*

*Ce chef, comme autrefois orné de brandebourgs,  
Farouche, & plus bruyant qu'un Childebrand des bourgs  
Et plus triste qu'un Samoiède  
Ou qu'un ténor de force ayant raté le MI,  
Dit que Charles-Neuf dans la Saint-Barthélemy,  
N'eut que le tort d'être un peu tiède!*

*C'est ainsi que Paris a toujours du nouveau!  
Car il fait en tirer de son vaste cerveau  
Bien plus que ne fait Carcassonne.  
Pour te renseigner, prends les journaux à deux sous,  
Le leur, &, sans pâlir, enivre-toi d'eux, sous  
Tes longs rideaux, quand minuit sonne.*

*Oui, du nouveau! Tantôt c'est un sac d'or princier  
Qui chante & qui folâtre aux mains de Leteffier  
Plus rose qu'une coccinelle ;  
Tantôt c'est le fameux sorcier monsieur Ledos,  
(Prix net : un louis,) qui nous voit avec le dos  
Comme un autre avec la prunelle.*

*Paris fera toujours Paris, & rien n'a lui  
Qu'à son soleil! Ce n'est pas un autre, c'est lui  
Qui de tout temps a sacré celle  
Pour qui tous les gandins mettent leur poche à sec,  
Et c'est lui de tout temps qui fait du bruit avec  
Sa castagnette & sa crécelle.*

*Paris, où le moët arrose les homards,  
Pourra, lorsque luiront les jours du Champ-de-Mars  
Plaire au Patagon comme au Kurde,  
Même s'il passe un peu les bornes que je mets  
Aux farces; car il est bon d'être étrange, mais  
Il est bien plus doux d'être absurde!*

Novembre 1866.

Soyons carrés

**R**ien ne change ici-bas. O mon cœur, c'est la règle!  
    *Guignol est à Lyon,*  
Non ailleurs; le hibou ne peut devenir aigle,  
    *Ni le renard, lion.*

*Ne cherchons pas au bal Mabelle Terpsichore*  
    *Ni Phébus au Congo! —*

QUE CELUI QUI FAISAIT LE MAL LE FASSE ENCORE!

*Dit un vers de Hugo :*

*Il a raison. — Toujours le vice indélébile*  
    *S'attache à notre flanc,*  
*Toujours le bilieux souffrira de la bile,*  
    *Et le sanguin, du sang.*

*Toujours Polichinelle arbore sur sa trogne  
La pourpre, comme un dieu,  
Et le cygne est toujours blanc & toujours l'ivrogne  
Retourne à son vin bleu,*

*Sans que, sous le soleil qui fait grandir la vigne,  
Rien l'en puisse empêcher,  
Et toujours on verra le pêcheur à la ligne  
— A la ligne pêcher.*

*Donc puisque notre siècle, ayant peur qu'il s'aigrisse,  
Mélange avec le sel  
Attique, le bon sens farouche de Jocrisse  
Et de Cadet-Rouffel,*

*Puisqu'il a pris chez lui la folie en sevrage,  
(Si j'en crois L'UNION,  
Que ce siècle fantasque ait au moins le courage  
De son opinion!*

*O Vésuve, toujours tu grondes & tu fumes,  
Comme un feu de Barnett!  
Ainsi que toi, soyons toujours ce que nous fumes .  
Au moins ce sera net!*

*Que le Parisien, docile comme un nègre  
Que le dur colon bat,  
Quand Thérèse lui semble une médecine aigre,  
Avale Colombat!*

*Que Sarcey, — si distrait! — prenne madame Doche  
Pour la comtesse Dash,  
Et qu'il écrive, ainsi que le ferait Clodoche,  
GAUTHIER, — avec un H!*

*Que Dumas, dédaignant de rendre la parole  
Aux héros qu'il a peints,  
Se penche avec amour sur une casserole,  
Et saute des lapins!*

*Que l'actrice en renom, qui sur sa gorge plaque  
Cent mille diamants,  
Méprise les bravos sincères de la claque,  
Les bouquets, les amants,*

*Et, se couvrant d'un sac, trouve le paliffandre  
Comme l'acajou vain,  
Quand son succès d'hier s'est vu réduit en cendre  
Par le cruel Jouvin!*

*Qu'à la Bourse le miel suave de l'Hymette  
Soit au plus bas coté,  
Et que le mois prochain, monsieur de Rothschild mette  
De l'argent de côté!*

*Que l'effor du progrès plaise à monsieur Prudhomme!  
Tandis qu'Alphonse Karr  
Déteste Paris, plus que ne détestait Rome  
L'héritier d'Amilcar!*

*Que, savant à conter les malheurs de l'Autriche,  
Le journal de Vitu  
Savoure le succès nouveau qui le fait riche,  
Et qu'il a si vite eu!*

*Que Durantin, cruel pour les muses éprises  
De leur laurier si vil,  
Fasse avec un faux nez de bonnes pièces, — prises  
Dans le Code civil!*

*Que Ponson du Terrail sous la muraille raille,  
Et que, dans son férail,  
L'amante braille, avec un grand bruit de ferraille,  
Par chaque soupirail!*



---

*Que Legouvé, sublime et fier, lime sa rime !  
Que sans nul intérim,  
Le bon PETIT JOURNAL, toujours minime, imprime  
Quelque frime de Trimm !*

*Qu'un célèbre docteur, — nommé souvent : mon ange !  
Vive entouré d'acteurs  
Et d'actrices aussi. Que Villemessant change  
Parfois de rédacteurs !*

*Qu'au bal, Fille-de-l'Air, en plus d'une rencontre,  
Sans immoralité  
Élève jusqu'aux cieux toute sa jambe, & montre  
Sa grande agilité !*

*Que dans son vieux logis, qu'un soir nous effondrâmes  
Avec Tragaldabas,  
Marc Fournier mette un peu de ballets dans les drames  
Pour remplacer RUY-BLAS !*

*La Féerie a vaincu, — pas d'argent, pas de suiffes ; —  
Et ce plaisir des dieux  
Si fort prisé, consiste à voir quatre cents cuiffes.  
C'est absurde. Tant mieux.*

*C'est bien. Ne troublons pas l'escadron des Chimères,  
Quoi que vous en disiez.  
Soyons calmes. Laissons les enfants à leurs mères,  
Les roses aux rosiers,*

*Et ne dérangeons rien, ni Paris qui s'admire,  
Ni Fanfan Benoiton,  
Ni les négociants qui font du cachemire  
En bourre de coton ;*

*Ni, dans la majesté de leur gloire apparente,  
Ces Lilliputiens  
Aux poses de Titans, qu'on nomme les Quarante  
Académiciens ;*

*Ni les vieux feuilletons poussifs, ni l'art infirme,  
Ni l'amour triste & laid :  
Car, ainsi que monsieur de Voltaire l'affirme,  
Tout est bien comme il est !*

Août 1866.

A la Biche empaillée  
Qui figurait à la Porte Saint-Martin

dans

LA BICHE AU BOIS

*D*epuis que, renonçant à vivre,  
La Féerie est sans picotin,  
Et que l'on a, comme un sot livre,  
Fermé la Porte-Saint-Martin,

*On plaignit, lorsque vous partîtes,  
Biches & divertissement,  
Les choses grandes & petites  
Qu'abrita ce vieux monument,*

*Les beaux trucs, les portions nues  
De mademoiselle Delval,  
Frédérick marchant dans les nues  
Et le souvenir de Dorval, —*

*O théâtre que je harangue! —  
Et les auteurs, que tu n'avais  
Invités qu'à tirer la langue  
Devant les danses de navets!*

*Si la franchise me décore,  
Puis je, sans faire four, nier  
Qu'à Paris on plaignit encore  
La défaite de Marc Fournier?*

*On dit, et partout vous le lûtes :  
« Celui que la détresse prit  
Si vite, après vingt ans de luttés,  
Fut toujours un homme d'esprit.*

*Peut-être qu'il perdit la tête  
Au son de la flûte & des cors ;  
Mais quoi! c'est la muse qu'il tette.  
Il valait mieux que ses décors.*

*Il ignorait ce fait immonde  
Qu'ici bas cinq & cinq font dix. »  
Et c'est ainsi que tout le monde  
Eut sa part au DE PROFUNDIS.*

---

*Toi seule, qui, toujours raillée,  
Figurais dans la BICHE AU BOIS,  
Pauvre BICHE, seule empaillée  
Parmi tout ce monde aux abois!*

*Tu pars sans qu'un mot te console,  
BICHE, qui sans doute à présent  
Figures sur une console  
Dans le Marais, triste présent*

*Offert par le tremblant concierge  
De ce théâtre où tu perchas,  
A quelque antique & douce vierge  
Immobile entre ses deux chats!*

*Nul ne t'a célébrée, ô BICHE  
Qui, pendant deux mille soirs, fis  
Beaucoup plus d'argent que Labiche!  
BICHE insensible à nos défis!*

*BICHE plus simple que les ânes!  
Qui, pour t'exempter de tout soin,  
Comme beaucoup de courtisanes  
Au lieu de cœur avais du foin!*

BICHE! *en tes yeux d'Iphigénie*  
*Tes auteurs, qu'un succès absout,*  
*Mettaient l'éclair de leur génie :*  
*En d'autres termes, — rien du tout.*

*Autour de toi, vingt-huit danseuses,*  
*Passant & sautant deux à deux,*  
*Agitaient leurs jambes offeuses*  
*Ou faisaient voir des monts hideux.*

*Et, triste gloire de ces bouges,*  
*Des bocaux montraient, sans haillon,*  
*Au lieu de poissons, des dos rouges*  
*Parmi quelques flots de paillon!*

*Tout cela pour te faire fête,*  
*Pour justifier ton emploi,*  
BICHE! *& maintenant, pauvre bête,*  
*Il n'est plus question de toi.*

*Eh bien, non! si ce temps bégueule*  
*T'oublie, il ne sera pas dit*  
*Qu'ainsi tu disparaîtras seule*  
*Dans le bruit qui nous affourdit!*

---

*C'est pourquoi je t'offre cette ode,  
O BICHE de la BICHE AU BOIS  
Qu'un flot de poussière corrode  
Sur une planchette de bois!*

*Exempte de remords & d'ire,  
BICHE que nul ne doit plus voir,  
Moïsis en paix! car tu peux dire :  
« J'ai fait du mal sans le savoir,*

*Et l'on m'empêchait d'être immonde,  
Hélas! rien qu'en m'épouffetant. »  
Combien de biches dans le monde  
Ne pourraient pas en dire autant!*

Juin 1868.

## A Vol d'Oiseau

*L*a Landelle & Nadar sont partis en ballon  
Par la température  
Qu'il fait, & cependant, sans eux ici-bas l'on  
Pond sa littérature.

*Oh! de l'azur, où mille astres exorbitants  
Te servent de chandelle,  
Comment vois-tu ce globe écrasé d'habitants?  
Dis-le, bon La Landelle.*

*La Landelle répond : « L'aigle fier & moi, nous  
Avons changé de rôle.  
Vu de si haut, — car j'ai des soleils aux genoux! —  
Dieu! que Paris est drôle!*



---

*Je le croyais peuplé de méchants, de railleurs  
Et de fots que vont traire  
Les biches ; à présent qu'un dieu me tire ailleurs,  
J'y vois tout le contraire.*

*Sardou, qui veut grandir en un calme repos,  
Envoie à la barrière  
Des Ternes, un sonnet aimable, avec deux pots  
De lauriers, chez Barrière.*

*Monfieur de Pontmartin, dont jusqu'ici le cas  
Fait pourtant qu'on l'évite,  
Passe pour la douceur Hippolyte Lucas,  
Cet innocent lévite.*

*Monfelet, — je ne fais pourquoi l'on en jafait! —  
Boit de l'eau pure, & jeûne.  
Tiens, Paul de Kock enfant joue avec Déjazet.  
Lafferrière est bien jeune!*

*Vilemeffant s'amende. Il dit à Guillemot :  
Sachez que je vous garde  
Trente ans, & quand je dis trente ans, c'est au bas mot ;  
Le reste vous regarde.*

*Samson est décoré. Dès que l'aurore naît,  
D'une voix familière  
Il chante : Je m'étais trompé d'abord ; ce n'est  
Pas moi qui suis Molière.*

*Campanule ou muguet, la simple fleur des champs  
Pare Mademoiselle  
Duverger, — & Schneider met — abandons touchants!  
Des bas de filofelle.*

*Le nouveau nom de Mars est Albine de l'Est :  
Déjà Fargueil l'imite.  
Veillot pardonne ! & dans un bois, monsieur Ernest  
Renan s'est fait ermite.*

*Dieux ! Meyerbeer-Pompée & Rossini-César  
Ont jeté leurs défroques  
De haines, & se sont légué tous leurs biens, par  
Testaments réciproques !*

*Voilà qui va des mieux. Riez, faites les fous !  
Paris n'est plus fournaise  
Guerre & tumulte. Amis, je suis content de vous  
Et Nadar est bien aise. »*

---

— *Si c'est ce que tu vois du haut de ton ballon,  
Encore un élan d'aile!  
Monte encore plus haut! donne un coup de talon!  
Monte, bon La Landelle!*

*Si tu redescendais au pays où Dormeuil  
Et Cogniard ont leurs toiles,  
Tu dirais : Je me suis fourré le doigt dans l'œil. —  
Reste dans les étoiles!*

Décembre 1864.

## Le Thiers-parti

*Muse, enflons notre voix pour un chant relatif  
Aux cités. Suis la verte Seine  
Et gravis l'escalier du Corps Législatif,  
Où nous transportons notre scène.*

*Comme notre œil, après le soleil d'un beau jour,  
Admire encore un clair de lune,  
L'autre mois, fier & pâle avec son nez d'autour,  
J'ai revu Thiers à la tribune.*

*Oh! même en ce temps-ci, qu'il me semble étonnant!  
Comme il était superbe & comme  
Il avait des façons de Jupiter-Tonnant,  
D'Henri Monnier & de Prudhomme!*

---

*Sa lèvre, dont l'accent est resté ferme & sûr,  
Découpait, en faveur du pape,  
Des variations, comme l'on en fait sur  
Les fameux pianos de Pape.*

*Il disait : « Réclamons ce qui nous est dû chez  
Nos voisins, envoyons la note!  
Lacérons l'Italie en un tas de duchés;  
A quoi bon garder cette botte ?*

*Chacun des ducs prendra son lopin, comme il sied,  
Afin qu'ils gardent leur prestige;  
Celui-ci le talon, d'autres le coude-pied  
Et les plus grands auront la tige ! »*

*Or, comme Thiers parlait ainsi, faisant les parts  
De la proie ample & colossale,  
Un grand fantôme triste aux beaux cheveux épars  
Entra tout à coup dans la salle.*

*C'était la Liberté. La déesse aux yeux clairs  
Et profonds comme l'eau d'un golfe,  
Marcha sur l'orateur environné d'éclairs,  
Et dit ces mots : « Eh bien Adolphe ? »*

Alors, visiblement offensé, monsieur Thiers  
 Répondit à cette déesse :  
 « Ne me compromets pas ainsi devant des tiers !  
 Tu fus, il est vrai, ma maîtresse ;

Mais ces jours ne sont plus. Quand je t'ai fait présent  
 De mon amitié, j'étais jeune ;  
 J'avais bon appétit alors, mais à présent  
 Je fais comme Veillot : je jeûne !

Nos délires étaient un imbécile abus,  
 Mais rien n'est irrémédiable.  
 Épouse, il en est temps, le nommé SYLLABUS,  
 On prétend que c'est un bon diable ! »

La déesse sortit, dédaigneuse & levant  
 Noblement sa tête sacrée,  
 Tandis que Thiers, farouche & souffletant le vent,  
 Buvait son verre d'eau sucrée.

Et moi qui l'ai pu voir chassant d'un cœur gelé  
 Sa vieille maîtresse incommode,  
 Bon collectionneur de papillons, je l'ai  
 Cloué tout vivant dans cette ode,

---

*Afin de l'y montrer, posant pour ses amis,  
Plus sec que les sables d'Olonne,  
Dans la pose héroïque où le sculpteur a mis  
Napoléon sur la colonne.*

Janvier 1868.

## Pièces Féeries

**M**olière, j'ai voulu savoir ce que devient  
Ton beau rire folâtre,  
Et, pour avoir raison du doute qui me tient  
J'entre dans un théâtre.

*Un aquarium. Bon. Je vois les dos connus  
De cinquante ingénues.  
Que de bras nus! que de seins nus! que de cous nus!  
Oh! que de choses nues!*

*Sur quels objets hideux, maigres, flasques et lourds,  
Lumière, tu te joues!  
Que de croupes, offrant aux regards des contours  
Horribles! que de joues!*



*Watteau, qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous, Boucher?*  
*Bien que leur bouche rie,*  
*On pense voir ces chairs mortes que le boucher*  
*Vend à la boucherie.*

*Spéctacles écœurants! Tristes panoramas!*  
*Vous fuyez, muses blanches,*  
*Vers l'invincible azur, en voyant cet amas*  
*De poitrines, d'éclanches,*

*Et ces ventres hideux, ballonnés par les ans,*  
*Qu'on a, masse vermeille,*  
*Ficelés avec soin dans des maillots luisants,*  
*Teints en couleur groseille.*

*Une Javotte, nue et longue comme un ver,*  
*Traîne, être chimérique,*  
*Un vieux manteau de cour, baigné par un éclair*  
*De lumière électrique,*

*Et glapit. Oui, ce tas de cuisses, de chignons,*  
*Si bien fait pour se taire,*  
*Hurle, miaule & roucoule avec des airs mignons,*  
*Et chanfonne... Voltaire!*

*O cotonnier! pour qui rugirent en effet  
Tant de combats épiques,  
Arbuste précieux, toi que le soleil fait  
Grandir sous les tropiques;*

*Et vous, Hofstein! & vous, Marc Fournier, qui du doigt  
Chassez les belles profes!  
Régnez, soyez heureux, c'est à vous que l'on doit  
Ces grosses dames roses!*

*Naguère on avait dit aux marchands de succès :  
« Pour nous ôter LA BICHE,  
Dites, que voulez-vous, ô directeurs français?  
La gaîté de Labiche ?*

*La voici. Voulez-vous, pour vous réfugier  
Dans la pensée altière,  
La verve de Sardou, l'esprit vivant d'Augier,  
La fureur de Barrière,*

*Ou ces drames poignants dans lesquels Dumas fils,  
De sa main ferme & sûre,  
Montre, ouverte & saignant sous une chair de lys,  
Quelque affreuse blessure? »*

---

*Mais nos bons directeurs, vieux troupeau coutumier  
De cette réprimande,  
Ont répondu, pareils à l'enfant de Daumier :  
— « J'aime mieux de la viande ! »*

Janvier 1868.

## Chez Monseigneur

I

*UN berger vaut mieux qu'un loup ;  
C'est pourquoi, viens-t'en, mon Ode,  
Chez monseigneur Dupanloup,  
Qui, désormais, fait la mode.*

*Dès l'antichambre, on entend  
Comme une catilinaire  
Gronder, tumulte éclatant ;  
C'est sa voix, ou le tonnerre.*

---

*Que chantent ces durs clairons  
Aux sinistres embouchures ?  
Qu'importe, ma muse, entrons.  
Dieu puissant ! que de brochures !*

*Vois Monseigneur. Il écrit,  
Il parle, il prie, il menace,  
Il pleure, il mande, il proscriit ;  
Comme il met tout dans sa nasse !*

*Lettres pour mille journaux,  
Foudres contre les sectaires,  
Il dicte, en ses arsenaux,  
A quatorze secrétaires,*

*Et, digne d'être Romain,  
Il corrige — ô façons neuves ! —  
Le genre humain d'une main,  
Et de l'autre, ses épreuves.*

*Mais voici qu'avec des cris,  
Près de sa table que bordent  
Ces vastes amas d'écrits,  
Trente messagers l'abordent.*

## II

— « Monseigneur ! — Qu'est-ce ? — Un journal,  
Sans doute pris de folie,  
Redit son thème banal  
Et veut garder l'Italie.

— Bien. Vite, écrivez. Je veux  
Lui verser de tels flots d'encre  
Que, ni lui, ni ses neveux  
Ne sachent où jeter l'ancre !

— Monseigneur ! — Qu'est-ce ?    Au prochain  
Scrutin de l'Académie,  
On veut soutenir Machin.  
— C'est bien. Sus à l'ennemie !

Écrivez jusqu'à la mort !  
Vite, des kilos de prose !  
Porter Machin, c'est trop fort,  
Quand je prétends nommer Chose !

---

— *Monseigneur, Monsieur Duruy*  
*A forcé toutes nos grilles,*  
*Et, plus subversif qu'un RUY-*  
*BLAS, veut instruire les filles!*

*Feu, tous! Rangeons sous nos lois*  
*Cet amant d'une chimère,*  
*Qui veut mener, à la fois,*  
*Tant de filles chez le maire!*

*Oui, c'est à nous d'abriter*  
*La jeune fille indécise.*  
*On sait qu'ELLE DOIT RESTER*  
*SUR LES GENOUX DE L'ÉGLISE!*

— *Monseigneur! — Eh! qu'est-ce encor?*  
— *Le diocèse... — A nos filles!*  
*Ai-je le loisir, butor,*  
*De songer à des vétilles?*

*Écrasons le suborneur,*  
*Vite, qu'on se mette à l'œuvre! »*  
*Lors, de nouveau Monseigneur*  
*Commande aux fens la manœuvre,*

*Et, promptes à copier,  
Et versant leurs amertumes,  
On entend sur le papier  
Grincer les quatorze plumes.*

## III

*Il fut un temps, — loin de nous! —  
Où la crosse était houlette,  
Où le pasteur, calme & doux  
Sous sa pourpre violette,*

*Avait pour unique soin  
(Il n'allait pas en carrosse !)  
De garder son troupeau, loin  
Des loups à la dent féroce.*

*Il l'abritait, soucieux,  
Contre l'orage qui passe  
Devant la splendeur des cieux  
Quand la brebis était lasse,*



---

*Il la prenait, — join charmant ! —  
Parmi l'herbe, ou sous le saule,  
Puis alors, tout doucement  
La posait sur son épaule.*

*Pour gravir les durs sommets,  
Il portait son ouaille en frère :  
Oui, sur ses épaules ! — Mais  
A présent, c'est le contraire.\**

Janvier 1868.

## Inventaire

*J* E vis, noyé dans l'ombre noire,  
Un spectre, déjà fort ancien,  
Qui montrait son crâne d'ivoire,  
Comme un académicien.

*Ses prunelles étaient sans flamme,  
Et ses sourcils vertigineux,  
Longs comme des cheveux de femme,  
En s'emmêlant faisaient des nœuds.*

*Entre ses doigts, tremblante & pâle  
Et plus fragile qu'un roseau,  
Une mourante aux bras d'opale  
Se débattait comme un oiseau.*

---

*Comme il l'entraînait vers l'abîme,  
Mon regard curieux & net  
Sur le front de cette victime  
Lut : MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT.*

*L'instant d'après, elle était morte,  
Et le vieillard aérien  
Me dit : « Je suis le Temps. J'emporte  
Ce qui ne vous sert plus à rien.*

*— Oh ! s'il en est ainsi, (lui dis-je  
Sans quitter l'ombre où je songeais,)  
Père, complète le prodige :  
Emporte encor d'autres objets !*

*Emporte décidément, comme  
Bagage désormais vieillot,  
La vertu de monsieur Prudhomme  
Et l'humilité de Veillot !*

*Emporte aux astres en démente  
L'ode épique de Belmontet,  
Qui naguères, d'une aile immense,  
Aussi haut que Babel montait !*

*Emporte la noire faconde,  
Amendements & mandements,  
Qui chaque matin nous inonde,  
Si prodigue en débordements !*

*Prends les refrains de Francis Tourte!  
Même avec eux, puissant démon,  
Emporte la culotte courte  
Du silencieux Darimon,*

*Et, si tant est que tu le puisses,  
Sur l'ouragan, ton noir cheval,  
Emporte le maillot à cuisses  
De mademoiselle Delval!*

*Emporte, noir tas de couleuvres  
Qui te couvriront le poitrail,  
ROCAMBOLE, & toutes les œuvres  
De monsieur Ponson du Terrail,*

*Sombre amas, pile gigantesque,  
Plus haute que l'Himalaya,  
Et joins-y tout le chœur grotesque  
Des pièces que lima Laya!*

---

*Puis, emporte, avec ses paroles  
Où grince l'hiatus cuisant,  
Le hideux bruit de casseroles  
Qui se dit musique — à présent!*

*Emporte avec idolâtrie  
Le grand serpent de mer privé,  
Les articles de LA PATRIE,  
Les Suzannes de Legouvé!*

*Délires, bêtises, huées,  
Lâches attaques des jaloux,  
Emporte tout dans les nuées!  
Mais, ô bon vieillard, laisse-nous*

*L'ardeur du vrai, l'amour du juste,  
Ce lys qui sans tache fleurit,  
La grande poésie auguste,  
Les belles fêtes de l'esprit!*

*Laisse-nous la sainte ironie,  
La patience, la fierté,  
Le culte obstiné du génie,  
L'amour de l'âpre Liberté.*

*Et le dédain de la souffrance  
Qui tient nos regards éblouis,  
Et tout ce que nous nommions France  
En des âges évanouis,*

*Lorsque la lèvre de l'aurore  
Baissait nos cheveux soulevés,  
Et que nous n'étions pas encore  
La France des petits crevés! »*

Janvier 1868.

## Le Siècle à aiguille

I

**D**onc, le progrès futur à mes yeux se dévoile.  
Plus rien que des soldats. O bonheur inconnu!  
Je vois le charcutier & le marchand de toile  
Couper leur marchandise avec un sabre nu!

Tous militaires. Quelle noce!  
Même Polichinelle. Oui, je le vois d'ici  
Troupier, avec sa double bosse.  
On prend le cul-de-jatte au ff.

*La France tout d'abord se transforme en caserne ;  
Puis l'Europe. O destin miraculeux & doux !  
Tout citoyen va naître avec une giberne,  
Et le vaste univers est peuplé de Bridoux !*

*Beau spectacle pour l'incrédule !  
La plaine murmurante, où ce n'étaient qu'épis  
Et bleuets, maintenant ondule,  
Vivante moisson de képis.*

*En avant ! Portons arme ! Allons, soyons suaves,  
Troubadours ! emboitons le pas, & de l'entrain !  
Allons, huffards, lanciers, carabiniers, zouaves,  
Grenadiers, artilleurs, chasseurs, soldats du train !*

*Un sabre attaché sur la jambe,  
En marche ! CROISONS... ETTE, & soyons triomphants.  
Éteignons le foyer qui flambe ;  
Plus de familles, plus d'enfants !*

*Quand Chassepot, donnant le dernier coup de lime,  
Eut créé ce fusil qui de tous est le roi,  
Il lui cria, joyeux, avec un air sublime :  
» L'avenir, l'avenir, l'avenir est à toi ! »*



---

*Adorons ainsi qu'une châtse,  
Ses chefs-d'œuvre, malgré Dreyse & Bonnin choisis,  
Mes frères, & partons en châtse,  
Puisque nous avons des fusils!*

*Oui, nous ferons châtseurs, mais pour les Filandières,  
Et non pas comme Blaize ou Bénédict Révoil :  
Nous aurons des petits avec les vivandières,  
Et nous les bercerons dans des bonnets à poil!*

## II

*Gloire, Liberté sainte, ô déesses jumelles,  
D'un vol égal, jadis, vous ouvriez vos ailes !  
Par le même chemin,  
Les vieilles nations, de leur joug haraßées,  
Ensemble vous voyaient apparaître, embrassées  
Et vous tenant la main.*

*Vous leur portiez la foi, l'espérance, l'idée !  
Et, dans ce grand réveil, leur âme, fécondée  
Par l'affranchissement,  
Échappant, comme en rêve, au passé misérable,  
S'émerveillait de voir votre accord adorable,  
Fraternel & charmant!*

*Et, cheveux dénoués, chantant LA MARSEILLAISE,  
On vous voyait gravir, d'un pied frissonnant d'aise,  
Les plus élevés sommets,  
Et l'éclatante courrière était votre courrière!  
A présent votre drapeau est rompu. La guerrière  
Va seule désormais.*

*Aussi, lorsqu'elle vient vers quelque peuple austère,  
Le glaive en main, faisant résonner sur la terre  
Son pied envahisseur,  
Qu'on entend ses clairons mugir sur chaque roche,  
Et qu'elle dit : « Prends-moi, je suis à toi, » Gavroche  
Lui demande : « Et ta sœur ? »*

Janvier 1868.

## Tristesse de Darimon

**I**L va venir, le bal prochain des Tuileries.  
Bientôt, sous les éclairs des torchères fleuries,  
Sous les lustres charmants,  
Vont resplendir, riant au rayon qui les flatte,  
Les ors, les fins tissus de rose & d'écarlate  
Et les clairs diamants !

Oui, la fête est déjà préparée, & le sage  
Darimon, ce mortel par qui le bavardage  
Fut toujours évité,  
Darimon, qui devint fameux, sans violence,  
Par sa culotte courte & son hardi silence,  
N'y fut pas invité.

*Il doute encor. Longtemps il cherche, il interroge.  
Rien toujours. Alors il dépêche, vers la loge  
Où cogne, loin du ciel,  
Un savetier, — sa bonne, une tremblante vierge.  
En vain. Tu n'étais pas venu chez le concierge,  
Carton officiel!*

*Et, comme il se disait à part lui, tout morose,  
— « L'espoir que je gardais était bien peu de chose,  
Puisque ma bonne y ment, »  
Son regard tomba sur la célèbre culotte.  
Alors, tirant les mots de son cœur qui sanglote,  
Il fit ce boniment :*

*— « O culotte! lambeau de ma joie envolée!  
Toi qui naguère, ici montagne, ailleurs vallon,  
Ainsi qu'un gant docile à ma jambe collée,  
Moulas avec orgueil des formes d'Apollon!*

*Pour une fois du moins, reste à ce clou. Demeure  
Parmi le vétiver, le camphre & le fenouil.  
N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?  
A quoi va nous servir notre épée en verrouil?*

---

*D'autres vont maintenant valser où nous valsâmes,  
Et tes sœurs, mariant leurs sévères contours  
A ceux des fracs brillants de rubans & de flammes,  
Te voleront ta gloire, ô mes chères amours!*

*Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,  
Faire voir au Paris jeune, heureux, enchanté,  
Ce que l'art du tailleur au torse qui se cache  
Ajoute d'élégance & de solennité!*

*Oh! dites-moi, clairons de Straufs, flûtes si pures,  
Violons, tour à tour fougueux & délicats,  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?  
Est-ce que vous jouerez pour d'autres vos polkas?*

*Dieux! Elle & moi, parmi tant de robes à queues,  
Nous défilions si bien au bruit de tes accords,  
Orchestre qui lançais au fond des voûtes bleues  
Les soupirs du hautbois & la plainte des cors!*

*Répondez, ô buffets dressés en mille places!  
Est-ce que vous aurez, amis ingrats & sourds,  
Le courage d'offrir à d'autres gens vos glaces  
Et vos verres de punch avec vos petits fours?*

*Eh bien ! oubliez-nous, salons, flûte sylvestre !  
Va, musique ! buffet, sers ton friand repas !  
Luis, girandole ! punch, ruiſſelle ! joue, orchestre !  
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.*

*Ou plutôt, cher témoin de ma défaite inſigne,  
Qui rêves près de moi, triste comme un linceul, –  
Tandis que je profère une plainte de cygne,  
Viens, culotte ! je veux te mettre pour moi ſeul !*

*Et tu vas voir comment je ſuis, quand je me lance !  
Mais nul chroniqueur, par la ville ou dans les cours,  
Ne ſaura qu'aujourd'hui j'ai rompu le ſilence...  
Et les journaux du ſoir n'auront pas mon discours ! »*

Janvier 1868.

## L'Œil crevé

**F**ronts échevelés dans la brise,  
O fantômes des cieux mouvants,  
Qui flottez dans l'ombre indécise  
Entre les morts & les vivants!

*Vous dont l'aile semble si lasse,  
Parlez, spectres mystérieux.  
Dites-moi vos noms à voix basse.  
Oh! ne détournez pas les yeux!*

*Vous d'abord, ô couple martyr  
Qui gémissiez en mots plus doux  
Que la caresse d'une lyre,  
Ici-bas, dites, qu'étiez-vous?*

— *Bon passant, nous étions les Drames*  
*Sur lesquels je lamente, hélas !*  
*La muse, que nous adorâmes :*  
MARION DELORME & RUY-BLAS !

— *Toi, qu'es-tu, Victoire ou Génie,*  
*Guerrière au casque dénoué,*  
*Qui portes dans ta main bénie*  
*Un drapeau, de balles troué ?*

*Dis ! — Je suis la Chanson épique*  
*Dont le souffle sur l'escadron*  
*Fait au loin frissonner la pique*  
*Et mugir le sombre clairon !*

*Je suis l'Ode aux voix enflammées*  
*Qui sur l'Europe, en un seul jour,*  
*Faisait bondir quatorze armées*  
*Ivres d'espérance & d'amour !*

— *Et toi, qu'es-tu, dis ? — Je suis Celle*  
*Que l'on nomme à présent tout bas ;*  
*Celle dont l'œil fauve étincelle*  
*Dans la paix & dans les combats ;*



---

*Celle qui, dans les jours prospères  
Où s'alluma le grand flambeau,  
Était l'amante de vos pères,  
Lorsque le géant Mirabeau*

*Terraissait, en pleine assemblée,  
Une antique rébellion,  
Et secouait dans la mêlée  
Sa chevelure de lion!*

*— O figures habituées  
A ce vertigineux effor,  
Envolez-vous dans les nuées!  
Ce n'est pas votre jour encor.*

*Vous voulez parler à des hommes  
Faits de devoir & de pitié,  
Et nous, spectres divins, nous sommes  
Presque aveugles, sourds à moitié.*

*Nous sommes, fronts coiffés en touffe,  
Cols ferrés dans un court feston,  
Les gens de la musique bouffe,  
Des cocottes & du veston.*

*Le mot d'Hervé, c'est notre histoire !  
Car, s'il faut que nos passions  
Se rallument dans l'ombre noire  
Et que nous vous reconnaissons,*

*Vous qui fûtes notre délire,  
Notre trésor & notre orgueil,  
Attendez que l'on nous retire  
La flèche qui nous sort de l'œil !*

Janvier 1868.

## Démolitions

**T**andis que dans les cieux le couchant s'allumait,  
Un grand Ange aux tresses de flamme  
Emporta le baron Hauffmann sur le sommet  
D'une des tours de Notre-Dame.

Puis il lui dit : — Je suis l'âme de ce Paris  
Qui bruit, foule auguste & vile,  
Sous nos pieds, & qui fut la cité des esprits.  
Baron, qu'as-tu fait de ma ville?

— Moi? dit monsieur Hauffmann, je n'ai jamais molli.  
Les Memphis & les Antioches  
Sont loin; quant à Paris, je vous l'ai démoli,  
Tant que j'ai pu trouver des pioches!

*J'ai si bien, proscrivant en bloc, nouveau Sylla,  
Percé les maisons d'outré en outré  
Avec le fer, que tous, depuis ce moment-là,  
Nous avons dans l'œil une poutre!*

*Le clair soleil emplit de rayons mon tracé,  
Et je planterai des érables  
Dans les quartiers naguère obscurs, d'où j'ai chassé  
Les hibous & les misérables!*

*Car, où l'on entendait la Faim blême aboyer,  
La brise maintenant soupire;  
Et désormais pourvu qu'on mette à son loyer  
Trente mille francs, on respire!*

*J'ai fait des boulevards si longs, qu'avec amour  
L'ouragan furieux y beugle,  
Et si bien ruiſſelants de lumière & de jour  
Que chacun y devient aveugle!*

*Donc, je crois que tout marche & que j'ai sans pâlir,  
Abattu sous mon pied sonore  
Tous les bouges infects qu'il fallait démolir.  
— Baron, dit l'Ange, pas encore.*

---

*Regarde ces salons où le délire éclôt,  
Éveillant les sombres huées,  
Et d'où résonne au loin, triste comme un sanglot,  
Le rire des prostituées !*

*Vois les palais où ces marchands d'argent & d'or,  
Ayant fait du pauvre leur proie,  
De leurs becs pointus, aigle & vautour ! & condor,  
Lui mangent son cœur et son foie !*

*Vois, menaçant l'Amour de leur dernière dent,  
Les antiques académies  
Où la perruque verte orne de son chiendent  
Ces petits crânes de momies !*

*Vois ces tréteaux pleins du miaulement des chats  
D'où la Musique, douce fée,  
S'envole en pleurs, tandis qu'on lance des crachats  
Sur la blanche robe d'Orphée !*

*Enfin, vois l'officine ouverte aux noirs ennuis,  
Où ce pamphlétaire en nourrice  
Entame comme il peut Voltaire et dit : « Je suis  
Juvénal & non pas Jocriffe ! »*

*Et, parlant ainsi, l'Ange à la terrible voix  
Désignait la Babel immense.  
Alors monsieur Hauffmann dit : — A ce que je vois,  
Il faudra que je recommence.*

*— Non pas, répondit l'Ange âme du grand Paris,  
Reste en paix, baron ; parfois j'aime  
Ton zèle ; mais, vois-tu, ces vieux trous de souris,  
Je veux les démolir moi-même !*

Janvier 1868



## La Criminelle

A Louis Jourdan

## I

**E**T je vis un sombre cachot,  
Où, parmi les noires tentures,  
Grinçait dans l'air humide & chaud  
Tout un appareil de tortures.

Là, plus vermeils que des rofiers  
Au mois de juin, le long des porches  
Frémiffent de janglants brafiers,  
Qui font pâlir le feu des torches.

*J'entends des bruits mystérieux  
Gémir, pareils au cri des goules  
Dans la nuit, & je vois des yeux  
Briller par les trous des cagoules.*

*Quel criminel, géant ou nain,  
Va venir? Mon cœur, tu frissonnes!  
Est-ce le boucher Avinain,  
Ou Dumolard, tueur de bonnes?*

*Certes, quelque rustre endurci,  
Faisant horreur à la lumière,  
Et lâche, & hideux. — Non, voici  
L'accusée. Elle est belle & fière.*

*Elle fait la nique aux valets ;  
C'est une commère gauloise,  
Et le rire de Rabelais  
Éclaire sa lèvre narquoise.*

*C'est LA PRESSE. — Avec loyauté  
Elle brave, sous l'œil du sbire,  
Les ténèbres, étant clarté,  
Et la grimace, étant sourire !*



---

*Elle accueille, sans nul tourment,  
L'âpre ferraille qui la froisse  
Et le lourd AVERTISSEMENT  
Fameux comme poire-d'angoisse ;*

*Elle voit, sans effroi marqué,  
Les crocs, les brodequins, les pinces,  
Et le glaive COMMUNIQUÉ,  
Très-célèbre dans les provinces,*

*Admirant avec sérieux  
Qu'on ait pu sauver du naufrage  
Et garder, pour les curieux,  
Tous ces bibelots d'un autre âge !*

*Mais, feuilletant son agenda,  
Grattant son large nez en truffe,  
Apparaît un Torquemada,  
Moitié Satan, moitié Tartuffe.*

— O toi, malheur de mes neveux !  
Qui fais (même sur la Vulgate!)  
Plus de clarté que je n'en veux !  
Démon rusé ! Bête écarlate !

(Dit-il,) esprit de l'Imprévu,  
Qu'il faudrait traîner sur des claies,  
Puisque, sans toi, l'on n'aurait vu  
Ni les reptiles, ni les plaies !

Toi qui, jusques chez les Lapons,  
Causés, faisant le mauvais pire,  
O magicienne, réponds :  
Qu'as-tu fait du premier Empire ?

— Hélas ! dit LA PRESSE, en rêvant  
Devant la bizarre figure,  
On ne m'écoute pas souvent !  
Ce n'est pas moi, je vous le jure,

Qui l'envoyai, vers les déserts  
Où brille la glace épaisse,  
Succomber sous les noirs Hivers,  
Dans les neiges de la Russie !

— Parlons du royaume des Lys,  
(Fit le juge, non sans adresse.)  
Dis, qu'as-tu fait de Charles-Dix ?  
— Hélas ! brave homme, dit LA PRESSE,

*Ce pauvre vieillard, qui fut roi,  
Enterra de tristes semences :  
Mais, crois-le bien, ce n'est pas moi  
Qui lui dictai ses Ordonnances !*

## III

*Or, dans le cachot plein de nuit,  
Comme cet interrogatoire  
Continuait, toujours conduit  
Par le tartuffe en robe noire,*

*On entendait, comme en enfer,  
Dans un coin de la sombre usine,  
Un bruit de marteau sur le fer,  
Venu de la chambre voisine ;*

*Et l'on pouvait voir, inondant  
Une torche qui semblait morte,  
Les reflets d'un brasier ardent  
Rougir les fentes de la porte.*

*Alors moi, saisi de stupeur,  
Devant cette flamme irisée,  
Je m'avançai. — N'as-tu pas peur ?  
Dis-je tout bas à l'accusée.*

*La Gauloise leva son front  
Plus droit que celui des grands chênes.  
— J'entends bien que, pour mon affront,  
On forge de nouvelles chaînes ;*

*Peut-être on invente ce jeu  
Pour me faire mourir, dit-elle ;  
Mais un point me rassure un peu...  
C'est que je me fais immortelle !*

Février 1868.

## Masques &amp; Dominos

**O**HÉ! *voici les masques!*  
*Fiévreux, coiffés de casques,*  
*Costumés en titis,*  
*En ouistitis,*

*Sans mesure & sans règles,*  
*Ils poussent des cris d'aigles,*  
*De chenapans, de paons*  
*Et d'ægipans!*

*Le Délire s'exalte*  
*Et, le long de l'asphalte,*  
*Fait ondoyer ces chars*  
*De balochards!*

*Hurlez dans les ténèbres!  
Mais, ô têtes célèbres,  
Est-ce vous que je vois!  
J'entends des voix*

*Qui me sont familières!  
Ours blancs sans muselières,  
Chicards, turcs, albanais,  
Je vous connais!*

*Car cette fois, sans lustre,  
Tout le Paris illustre  
A pied comme à cheval  
Fait carnaval!*

*Voici la Femme à Barbe!  
Qui chanta jusqu'à Tarbe  
Son amour & sa peur  
Près du sapeur.*

*Sous tes regards, Europe,  
La Sappho de la chope  
Œil triste & front pâli,  
Sort de l'oubli*

---

*Et reprend sa marotte.  
(On fait quelle carotte  
Cette Ange de l'aplomb  
Eut dans le plomb !)*

*Voici l'Homme au Trombone !  
S'il a près de la bonne  
Cet air aguerri, c'est  
Qu'il guérissait ;*

*Car, pour rendre aux gens chauves  
Des cheveux noirs ou fauves,  
Ce zouave Jacob  
Vaut monsieur Lob !*

*Voici le ferme athlète  
Qu'une lionne allaite  
Et qui cache son nez  
Aux gens bien nés ;*

*Certes il est bel homme ;  
Pourtant Gavroche nomme  
Ce fier lutteur masqué :  
COMMUNIQUÉ !*

*Ah! te voilà, mon brave !  
Qu'il est triste, le grave  
CONSTITUTIONNEL,  
Et solennel !*

*Ombre de Boniface,  
Quoi que ta bonne y fasse,  
Il s'en va, Limayrac !  
Dieux! que son frac*

*Est orné! Que de plaques!  
Il en a de valaques!  
Sur son cœur & son flanc  
Que de fer-blanc!*

*Voici, dans sa culotte,  
Qui colle & pourtant flotte,  
L'orateur contenu,  
Qui va, front nu.*

*Pallas, tenant sa lance,  
Lui dit : « Ton beau silence  
N'a jamais tari, mon  
Cher Darimon! »*



*Près de Camors, qui montre  
Son âme de rencontre,  
Madame de Chalis  
Montre ses lys ;*

*Et même, en cette foule,  
Qui va comme une houle,  
Joyeux, je contemplai  
Monsieur Leplay,*

*Qu'on a pu voir, en somme,  
Réclamant les sous, comme  
Naguère Paul Niquet,  
Au tourniquet !*

*Barbey raille à son aise,  
Et pour sa polonaise,  
A fait de gros débours  
De brandebourgs ;*

*Ce critique bizarre,  
Aussi brun que Pizarre,  
Ne peut amnistier*

PAUL FORESTIER,

*Mais, gai comme à Bergame,  
Il retrouve la gamme  
Charmante de Watteau  
Pour Donato.*

*Voici Veuillot. Il livre  
Sa bataille. Il s'enivre  
Des odeurs de Paris.  
Que de paris*

*Pour savoir si Domange  
Est celui qu'il nomme « Ange, »  
Ou s'il veut le tricher  
Avec Richer !*

*Je vois, suivant sa piste,  
Un bon feuilletoniste  
Qui le lundi venait :  
Monsieur Venet !*

*Il est dur, mais bien jeune !  
C'est d'Augier qu'il déjeune,  
Et ce dragon dînait  
De Gondinet !*

---

*Puis voici les cocottes  
Faisant coller leurs cottes  
De satin — sur des monts  
Chers aux démons !*

*Oh! la charmante pose !  
La chevelure rose  
Vraiment fied encore à  
Cette Cora ;*

*FILLE-DE-L'AIR, qui lève  
Sa jambe, comme un glaive  
Brillant, nous montre son  
Blanc caleçon ;*

*Sans fourciller, pour elles  
L'Amour coupe ses ailes  
Et dit : « Je me plais où  
Je vois ZOUZOU ! »*

*Voici... mais, ô ma lyre,  
On ne peut pas tout dire.  
J'en passe & des meilleurs ;  
C'est comme ailleurs !*

*O boulevards fantasques!  
Près de nous, que de masques,  
Tartuffes & Scapins  
Et galopins,*

*Et marchandes de pommes  
Et Pierrots! mais des hommes  
Parmi tous ces Gil Blas?  
Cherchez, hélas!*

*Certe, il en est encore  
Que tourmente & dévore  
L'amour de ta clarté,  
O Vérité;*

*Seulement je suppose  
Qu'ils ont la bouche clofe.  
Ils n'en pensent pas moins ;  
Mais ces témoins*

*Pour qui l'éclat sans feinte  
De ta nudité sainte  
Aurait seul des appas,  
Ne veulent pas,*

---

---

*Contre tous les usages,  
Parler à des visages  
Ambigus, terminés  
Par des faux-nez !*

Février 1868.

## Le Petit-Crevé

**L**YRE, pinçant ta belle corde,  
Je chanterai, car c'est mon plan,  
Le Petit-Crevé, dont j'accorde  
La découverte à Roqueplan.

*De la Tamise jusqu'à l'Èbre,  
On voit bâiller son pâle Ennui :  
Comme crevé, l'Œil que célèbre  
Hervé — n'est rien auprès de lui.*

*Plus endormi qu'une citerne,  
Il végète. Faux-col géant,  
Favoris courts. Veston. L'œil terne.  
Signes particuliers : Néant !*

---

*Néant dans son regard qui boite,  
Néant dans son gilet nouveau,  
Et néant dans la mince boîte  
Où devrait être son cerveau!*

*Nommez à ce petit, — qui crève  
Avec un gant rouge à sa main,  
Les grands espoirs qui font le rêve  
Et l'âme du génie humain ;*

*L'Art, cette auguste idolâtrie  
Pour notre paradis natal,  
L'Honneur, la Vertu, la Patrie,  
La Beauté, ce lys idéal ;*

*Et, parmi ces choses divines,  
La Liberté, dont tous les pas  
Font tomber de vieilles ruines,  
Il vous répondra : « Connais pas! »*

*Mais que Rosaura qui s'arrose,  
Chaque matin, comme un rosier,  
Passe, en cheveux couleur de rose,  
Dans une brouette d'osier,*

*Croyant à ce qu'elle dérobe,  
Vite il court s'incliner devant  
Cette forcière, dont la robe  
N'est, hélas! pleine que de vent.*

*La grande cocotte funeste  
Le fait longtemps poser debout  
Au soleil. — Puis après, le reste  
Du temps, que fait-il? — Rien du tout.*

*De sa fumée errante & bleue  
S'entourant pour faire florès,  
Il voyage dans la banlieue,  
Empaqueté comme un londrès.*

*On le voit dans cinq ou six gares  
Par semaine, sous l'œil des cieux  
Fumant en guise de cigares  
Des troncs d'arbre prétentieux.*

*Il se fait habille par BONN  
Et porte un stick céleste; mais  
Il marivaude avec sa bonne  
Et savoure cet affreux mets!*



---

*Et le soir, spectateur godiche,  
Ce gandin, qu'on joue aux Menus-  
Plaisirs, s'en va voir dans LA BICHE  
De grands morceaux de femmes,—nus.*

*Ou bien tu cours où l'on ricane,  
Divin Petit-Crevé, car ton  
Bonheur est de montrer ta canne  
Dans les théâtres de carton!*

*Mais que dis-je ! carton toi-même,  
Plus fuyant qu'un ciel de Corot,  
Tu passes, chimérique & blême  
Comme Antinoüs ou Pierrot!*

*Être effacé, doux comme un ange  
Et banal entre les fumeurs,  
Tu vis, & rien en toi ne change,  
O Petit-Crevé, quand tu meurs!*

Avril 1868.

## Le Lion amoureux

**D**ANS l'enceinte où Joseph Prudhomme  
Triomphe, entouré d'amis siens,  
Où dorment leur éternel somme  
Les doux académiciens,

Où, pour nos suprêmes délices,  
Faisant de la prose & des vers,  
Ils protègent leurs crânes lisses  
Par de vastes abat-jour verts,

On attendait, tout pâle encore  
De sa longue rébellion,  
L'orateur au verbe sonore,  
L'homme à la face de lion.

---

*Près des fenêtres entr'ouvertes,  
On disait : « Oh ! lorsqu'en ces murs  
Où pendent les perruques vertes  
De ces immortels déjà mûrs,*

*Sa voix révolutionnaire,  
Pleine de courroux & de foi,  
Éclatera comme un tonnerre,  
Certe, ils vont tous mourir d'effroi ;*

*Et, comme si LA MARSEILLAISE,  
Ici tout à coup se levant,  
Pour évoquer l'âme française  
Embouchait son clairon vivant,*

*On va voir ces minces fantômes,  
Au vieux monument assortis,  
Rentrer dans les feuillets des tomes  
Dont ils sont indûment sortis !*

*Ou, troupe de corps dénuée,  
Ils vont, au sein des cieux déserts,  
Se dissiper dans la nuée,  
Se dissoudre parmi les airs ;*

*Et l'on verra, — coups d'œil féériques! —  
Aux pays par Hoffmann rêvés  
Fuir les Villemains chimériques  
Avec les vagues Legouvés! »*

*C'est ainsi qu'un brillant cortège  
Plaignait, arrivé de Saint-Flour,  
Ces birbes, dont le front de neige  
S'embellit d'un vert abat-jour,*

*Quand il entra, lui, le grand maître  
Des mots magnifiques & clairs,  
Qui les réduit aux lois du mètre,  
Et dont les yeux sont pleins d'éclairs;*

*Lui, devant qui l'Intrigue tremble  
Avant même qu'il n'ait parlé,  
Et dont la grande voix ressemble  
A l'ouragan échevelé.*

*O surprise rare & dernière !  
Comme Sylvandre il avait mis  
Des fleurettes dans sa crinière,  
Pour plaire à ses nouveaux amis !*

*Comme toujours, il parlait juste,  
Et même il chantait en bon fils  
La Liberté, sa mère auguste,  
Mais sur la flûte de Tircis!*

*Dieux ! voir le titan de l'abîme  
Verser du cassis de Dijon!  
Voir passer le lion sublime  
En habit gorge de pigeon!*

*Si bien qu'à présent Jules Favre,  
Jouet d'ironiques destins,  
Est en tous lieux (ceci me navre)  
Célébré par les Philistins!*

*Lui, le prince de la parole,  
— Voilà d'où viennent mes ennuis, —  
Il est applaudi par Dréolle...  
OH! CACHEZ-MOI, PROFONDES NUITS!*

Mai 1868.

## Satan en colère

C'est perdre le bruit et le feu ;  
Je le fais, moi qui fus un dieu !

VICTOR HUGO. *Le Danube en colère.*

**S**ATAN, *criant miséricorde,*  
*Appela d'abord au secours*  
*En voyant s'augmenter la horde*  
*Qui, grâce à nous, chez lui déborde,*  
*— Si bien que ses grils sont trop courts! —*  
*Ensuite, il nous fit ce discours :*

*« Faut-il donc que je vous proscrive,*  
*Mortels que jadis j'attrapais!*  
*C'est effrayant ce qu'il m'arrive*  
*De gens sur l'infernale rive,*  
*Tassés, pressés en rangs épais,*  
*Depuis que vous êtes en paix!*

*Vous le savez, comme j'imité  
Les fables des temps primitifs,  
Les damnés — on connaît ce mythe —  
Cuisent chez moi, dans la marmite  
Que j'ai prise dans les motifs  
Des vieux poètes inventifs.*

*Et, lorsque de rire je pouffe,  
Malheur à qui touche à ce pot !  
Mais, — voici le comique bouffe ! —  
Dans mon pot-au-feu l'on étouffe,  
Depuis que votre chassépot  
A fait l'ancien fusil capot !*

*On n'y peut plus tenir à l'aise,  
Depuis que vos engins hideux,  
Fusils Bonnin & fusils Dreyse,  
Font rouler jusqu'à ma fournaise  
Un tas de passants hasardeux,  
Qui tombent là, coupés en deux !*

*Grâce enfin pour ma casserole !  
Chacun de vous est le Colomb  
D'une nouvelle arme à virole ;  
Vous vous foudroyez au pétrole  
Avec infiniment d'aplomb :  
C'est une débauche de plomb !*

*Eh ! quoi, Dumanets sans vergogne,  
Croyez-vous que nous ricanons,  
Quand là-haut votre clairon grogne,  
En voyant la folle besogne  
Que me préparent vos canons,  
Dont je ne retiens pas les noms !*

*On prétend que j'emmagasine  
Tout ce que détruira le fer !  
Dis, si tu veux, que je léfine,  
Tas de fous ! mais, dans ma cuisine  
Où flambe un feu joyeux & clair,  
Je n'ai plus de place en enfer !*

*J'étais gai comme Diogène ;  
J'engraiffais comme un alderman !—  
Vais-je, pour qu'on me morigène,  
Exproprier ce qui me gêne,  
Comme votre baron Hauffmann,  
— Moi bon vivant & gentleman !*

*Ah ! tu t'égorges, saltimbanque,  
Genre humain encore au maillot !  
Toujours des morts !—La place manque ;  
S'il en vient un, je vous le flanque  
(Fût-il juif, turc ou parpaillot,)  
Dans le paradis de Veuillot !*



*Là, vêtu d'une simple écharpe,  
Jusqu'à l'éternité sans fin,  
Ainsi qu'au concert Contrescarpe,  
Il entendra des airs de harpe  
Grattés par ce doux Séraphin,  
Et s'il s'amuse, il fera fin !*

*Mais, pauvre ver, pour deux aurores,  
Vis tranquille sur ton mûrier !  
Pourquoi faut-il que tu t'abhorres,  
Frêle insecte, & que tu dévores,  
En croyant mâcher du laurier,  
Tout le plomb que vend l'armurier ! »*

Mai 1868.

## Pénélope &amp; Phryné

A Charles Marchal

**D'**AUTRES peindront, sur les sommets,  
Cythérée ou bien sainte Thècle,  
Ou César victorieux ; mais,  
En véritable enfant du siècle,

Pour nous charmer, le blond MARCHAL,  
Dont la couleur est fort congrue,  
Cette fois à son fil d'archal  
Suspend la Cocotte & la Grue.

C'est-à-dire, ô gens de Passy,  
Tout le bonheur que nous voulûmes ;  
Toute l'âme de ce temps-ci  
Représentée en deux volumes.

---

*Pénélope aux chastes bandeaux,  
Qu'avec respect le démon tente,  
Cache sa poitrine & son dos  
Sous sa belle robe montante,*

*Et, sous ses lambris fleuronnés,  
Voile dans les plis d'une guimpe  
Deux monts sauvages, couronnés  
De neiges, ainsi qu'un Olympe.*

*Elle coud, d'un geste humble et doux,  
Avec des airs de sœur tourière ;  
Total : quinze mille francs, tous  
Les six mois, chez la couturière.*

*Méprisant le Niagara  
Pour sa chute, — elle est tourterelle  
Et pleure, & son mari fera  
Philémon, — s'il n'est Sganarelle !*

*Quant à Phryné, toute à l'Amour  
Qu'elle tient captif en son antre,  
Elle a la taille courte, pour  
Donner plus d'importance au ventre.*

*Elle s'orne d'un lourd chignon  
Que baissent des rayons frivoles ;  
Sur son front naïf & mignon  
Court un fouillis de mèches folles ;*

*Puis, sur son dos voluptueux,  
Mais net comme la bonne prose,  
Dégringolent de somptueux  
Tire-bouchons couleur de rose,*

*Et sa robe, pour des desseins  
Qu'on ne peut croire pacifiques,  
Montre à nu le dos & les seins  
Ainsi que les bras magnifiques.*

*Sa ceinture, — qui nous promet  
Tout, — a l'air, fière & sans vergogne,  
Du grand cordon que Watteau met  
Au tout petit duc de Bourgogne ;*

*Bref, adorable au premier chef !  
Mais le malheur, c'est qu'elle mange  
De l'or & du papier Joseph,  
Et qu'elle s'en nourrit, pauvre ange !*

• *Double régal pour Amadis*  
*Errant dans la campagne verte,*  
*Pénélope a l'air d'un grand lys*  
*Et Phryné d'une rose ouverte.*

*Chez nous, en pleine floraison,*  
*En jupe austère, en folle cotte,*  
*Nous avons, — Marchal a raison, —*  
*La Grue & l'aimable Cocotte.*

*Double trésor, double présent*  
*Qui nous ravit & nous enflamme*  
*Toujours ! — Seulement, à présent,*  
*Marchal, on demande... la Femme!*

• *Quant à l'Homme,.. — vœux superflus! —*  
*Je crois qu'en ce Paris sans gêne,*  
*Toi-même, tu ne songes plus*  
*A le chercher, ô Diogène!*

*Quoi? tu le cherches encor ! — Si*  
*Tu m'en crois, il est, j'imagine,*  
*Bien loin, bien loin, bien loin d'ici,*  
*— Oh ! plus loin que l'île d'Egine ! —*

*Dans quelque désert écarté,  
Au delà des routes communes, —  
Où font la sainte Liberté,  
Les chefs-d'œuvre... & les vieilles lunes !*

Mai 1868.

## Leroy s'amuse

**L**E soleil continue à tout chauffer à blanc.  
Du fond de sa rouge fournaise  
Il nous vise, & chacun de nous emporte au flanc  
Une de ses flèches de braise.

Plus cruel que Néron & que Domitien,  
Pour griller le col nu des femmes,  
Ce bourreau sur son front d'académicien  
Met une perruque de flammes!

Ah! pour le supporter, ce dur soleil roussi,  
Qui, desséchant les jouvencelles,  
Nous met sa torche aux yeux, et qui nous fait aussi  
Manger des gerbes d'étincelles,

*Il faudrait être enfin plus doux que Babylas  
 Et plus patient qu'Athanase,  
 Car il nous a, pendant ces jours derniers, hélas !  
 Dévoré même le Gymnase !*

*On y meurt tout de bon : la feuille de vigne y  
 Semblerait trop chaude, ô mon Ode !  
 Et tous les spectateurs de monsieur Montigny  
 Sont changés en bœuf à la mode.*

*Voyant cela, l'auteur du CHEMIN RETROUVÉ,  
 Pâle & debout contre un pilastre  
 De ce théâtre si rudement éprouvé,  
 Fit ce petit discours à l'Astre :*

*« O Phébus-Apollon ! photographe changeant  
 Qui viens laper l'eau dans les auges  
 Et qui nous romps le crâne avec ton arc d'argent,  
 Tu n'es qu'un franc-tireur des Vosges !*

*Ah ! montreur de seins nus qui fais le Richelieu !  
 Coiffeur qui poudres cette ville !  
 Joueur de violon & de lyre ! vieux dieu  
 Bon pour Ménard & pour Banville !*



---

*Comment ! Régnier & moi, nous donnons, vieil archer,  
— Tranchons le mot, — un pur chef-d'œuvre ;  
Et toi, rose & brûlant, tu viens nous le lécher  
Avec tes langues de couleuvre !*

*Pour notre bonbonnière abandonnant les cieux,  
Parmi nos loges tu t'installes,  
Et tu viens cuire à point les crânes des messieurs  
Qui se sont assis dans les stalles !*

*Même jeu sur la scène. On voit que les pompiers,  
Incendiés par tes extases,  
Entrent en fusion & coulent à nos pieds :  
On pourrait en faire des vases !*

*Tu changes en charbons le riche lampas qu'a  
Drapé mon directeur artiste,  
Et, grâce à toi, le front de Madame Païca  
S'enflamme comme une améthyste !*

*Tu grilles sans pitié Massin, dont la chanson  
Vaut bien mieux que celle d'un merle,  
Et tu fonds lâchement Béatrice Pierfon,  
Comme Cléopâtre sa perle !*

*La pauvre Mélanie a des feux sur ses doigts ;  
Berton s'efface dans la brume,  
Villeroy s'amincit comme un fil, et je vois  
A l'horizon Landrol qui fume !*

*Soleil, moi, vieux lion blanchi sous le harnois,  
Crois-tu vraiment que je m'amuse  
De te voir envoyer du monde à Creffonnois ?  
Va-t'en ! laisse en repos ma muse,*

*Ou, s'il fallait encor que ton bras assénât  
Des coups sur cette fiancée,  
Tremble, je te ferai flétrir en plein Sénat,  
Comme on a fait pour monsieur Sée ! »*

*C'est ainsi que Leroy, farouche, et par instants  
De son pied tourmentant la plinthe  
Du corridor, parlait au soleil du printems  
Et l'assourdisait de sa plainte.*

*Pourtant des spectateurs fort nombreux se montraient  
Au contrôle, — tous grillés comme  
Des beefteks. Ils entraient brûlés, mais ils entraient.  
Ils versaient une forte somme ;*

---

---

*Et notre auteur, avec des sourires charmants,  
Regardait parmi l'incendie  
Ces tisons à demi consumés, et fumants,  
Qui venaient voir la comédie !*

Juin 1868.

Et Tartuffe ?

*A* DAM vante & chérit son paradis natal  
Où, joyeuse & libératrice,  
Dans les Edens baignés par des flots de cristal  
La vigne est sa mâle nourrice.

— *Et Tartuffe ?* — Il nous dit, entre deux orems,  
Que pour tout bon Français la patrie est à Rome,  
Et qu'ayant pour aïeux Romulus & Rémus,  
Nous tetterons la louve à jamais. — *Le pauvre homme!*

*Adam, qui veut chasser de son riant jardin  
La Haine impure, ce reptile,  
Aime un langage clair, & garde son dédain  
Pour la polémique inutile.*

— *Et Tartuffe?* — *Il écrit des pamphlets, des amas  
De brochures, des tas de discours. Il consomme  
Deux fois plus de papier qu' Alexandre Dumas  
Et même que Ponson du Terrail. — Le pauvre homme!*

*Adam, toujours épris de l'antique Beauté,  
Pour se guérir de tant d'épreuves  
Demande, haletant, la force & la santé  
Au flot mystérieux des fleuves.*

— *Et Tartuffe?* — *Jamais il n'a que des refus  
Pour la pauvre naïade. Il craint l'eau froide, comme  
Le bienheureux saint Labre, & ses cheveux touffus  
Sont vierges des baisers du peigne. — Le pauvre homme!*

*Adam veut que sa fille au front pur, son trésor,  
Sous le noir sanglot des huées  
Ne porte pas la pourpre & les étoffes d'or,  
Ces haillons des prostituées.*

— *Et Tartuffe?* — *Blessé par des yeux vert-de-mer,  
Avec une Ève en fleur il mordille la pomme,  
Et, tout en répétant : « Craignez le fruit amer, »  
Il vous le croque avec délices. — Le pauvre homme!*

*Adam pour mettre un coq à la place d'un lys  
 Ne veut plus imiter Xaintraille;  
 Il appelle à grands cris le jour où tous ses fils  
 Ne seront plus chair à mitraille.*

*— Et Tartuffe? — Il prétend qu'on acquitte l'impôt  
 Du sang. Et si quelqu'un dit: Tue! il crie: Assomme!  
 Ses prédilections sont pour saint Chassepot,  
 Pour saint Bonnin & pour saint Dreyse. — Le pauvre homme!*

*Adam, victorieux du passé triste & vain,  
 Regarde sans terreur les voiles  
 De l'insondable azur, où le berger divin  
 Mène ses grands troupeaux d'étoiles.*

*— Et Tartuffe? — Il nous dit: « Les astres, les soleils,  
 Les comètes, cela regarde l'astronome.  
 Moi, ce que j'aperçois au fond des cieux vermeils,  
 C'est un vengeur, un dieu féroce. » — Le pauvre homme!*

*RAISON! divinité fereine, qu'à genoux  
 -Diderot proclama naguère,  
 Parle! protège-nous! entends-nous! sauve-nous!  
 Détruis la Bêtise & la Guerre!*

---

*Sauve Marco, la ftryge aux yeux froids & hautains*  
*Sauve Shahabaam, sauve monfieur Prudhomme;*  
*Sauve les idiots, fauve les philiftins*  
*Et les envieux, — & Tartuffe, le pauvre homme'* .

Juin 1868.

## La Balle explosible

OUI, je trouve cela plaisant !  
Guerre, déesse au cœur farouche,  
Qu'est-ce donc ? On dit à présent  
Que tu fais la petite bouche !

Quoi ! nymphe du canon rayé,  
Tu montres ces pudeurs risibles  
Et ce petit air effrayé  
Devant les balles explosibles ;

Et tu crains, — le tour est poli, —  
Que ces engins trop délétères  
Ne soient pas d'un effet joli  
Dans le ventre des militaires.



*Toi qui pour l'horrible duel  
Embouchais ton clairon sonore  
Avec tant de sang-froid cruel,  
Vraiment cette douceur t'honore.*

*Déformais en petit manteau  
Il faudra t'habiller, Mégère,  
Comme une Aminte de Watteau.  
Prends un gai chapeau de bergère,*

*Et, laissant là tes mousquetons,  
Dans les prés que la Seine arrose  
Fais paître les petits moutons  
En filant ta quenouille rose.*

*Car, déesse aux yeux aveuglants,  
Tu veux bien que le canon broie  
Les bataillons noirs & sanglants :  
Cela, tu le veux avec joie ;*

*Tu veux bien, parmi les sanglots,  
Qu'en tes champs pleins de funérailles  
Des corps troués on voie à flots  
Sortir du sang & des entrailles ;*

*Tu veux bien que sur les pavés  
On trouve, en tes routes nouvelles,  
Des nez coupés, des yeux crevés,  
Des lambeaux épars de cervelles ;*

*Tu veux, sous le ciel indigo,  
Que ton noir cheval, qu'on renomme,  
Foule aux pieds, comme dit Hugo,  
Et l'homme, & l'homme, & l'homme, & l'homme ;*

*Guerre, tu ne peux le nier,  
D'une plaine rose & fleurie  
Tu veux bien faire le charnier  
De ta hideuse boucherie ;*

*Sur tous ces détails, en effet,  
Ton point de vue est homogène ;  
Mais, en somme, on n'est pas parfait :  
La balle explosible te gêne.*

*Va, laisse ton cœur endurci  
Et relève ton front tragique !  
Prends la balle explosible aussi ;  
Car pourquoi manquer de logique ?*

---

*Fais sauter les hommes en l'air,  
Et quitte une crainte imbécile :  
Mâche la mitraille & l'éclair,  
O meurtrière ! & sois tranquille,*

*Au jour fixé, quelque géant,  
Un génie encore invisible  
Emportera dans le néant  
Tes canons, ta balle explosible,*

*Ton souffle de flammes, ton bruit,  
Ta démence effroyable & creuse,  
Et fera rentrer dans la nuit  
Ta fantasmagorie affreuse !*

Juin 1868.

## Embellissements

*S* i vous le pouvez, d'un œil sec  
Regardez cela. C'est la rue  
De la Paix. Dieux puissants! avec  
Quelle fureur le pic s'y rue!

*Dégringolez, façades, coins!*  
*En avant la pelle & la pioche!*  
*O rue historique, rejoins*  
*Celles de Tyr & d'Antioche!*

*Le spectacle est superbe, car*  
*Des hordes, comme en rêve entrées*  
*Dans ces maisons, en sortent par*  
*Les trous des chambres éventrées;*

---

*Tous ces palais sur leurs genoux  
Laiſſent ruiſſeler leurs entrailles ;  
On voit, comme des aigles fous,  
S'envoler des pans de murailles ;*

*Et les plâtras & les gravats,  
O dieu de notre préfecture,  
Couvrent la ville où tu gravas  
Ton nom pour la race future.*

*Blanc comme avril en floraison,  
Le paſſant gémit, pleure & beugle.  
Déſormais on a bien raiſon  
De dire que l'homme eſt aveugle ;*

*Car, ainſi maſqué juſqu'aux dents,  
Le Français, qui devient farouche,  
A du plâtre dans les yeux, dans  
Les narines & dans la bouche.*

*O Pariſien, ta cité  
A préſent n'a plus de rivales ;  
Mais, ſelon ta capacité,  
Ce plâtre, il faut que tu l'avales !*

*Et voici, dans tout ce mic-mac,  
Le plus clair de tes héritages;  
Tu dois avoir dans l'estomac  
Quelques maisons à cinq étages!*

*Hurrah! Le fauve Sahara  
Croît & grandit, où fut la rue  
De la Paix; bientôt l'on aura  
Coupé cette immense verrue.*

*Bon Paris, patiente encor :  
Bientôt, pourvu qu'on démolisse,  
Tu deviendras le sable d'or  
Le désert parfaitement lisse,*

*O ville, -- &, prudents animaux,  
Au lieu même où tu te pavanés  
Les doux & patients chameaux  
Iront en longues caravanes!*

*Paix divine! ce n'est plus qu'aux  
Antipodes que l'on te souffre;  
L'Europe est ivre de shakos,  
De canons rayés & de soufre.*

---

*Tu souris, efforts superflus!  
Ta détresse, hélas! s'est accrue.  
Chez nous il ne te restait plus  
Rien, déesse, qu'un nom de rue;*

*On te le reprend! Il est sûr  
Qu'un édile sévère & tendre  
Ne peut pas laisser ton nom sur  
Des démolitions à vendre!*

*Ouvrière, qui n'as souci  
Que d'une œuvre amoureuse & lente,  
Le préfet te chassa d'ici  
Comme une marchande ambulante;*

*Ce maître a brisé ton collier  
Et l'a jeté dans le cloaque,  
Et, pour te mieux humilier,  
T'a même retiré ta plaque!*

## Le Budget

**L**E nouveau BUDGET, *sphinx au front jeune & charmant,*  
*Sourit avec des airs de prince;*  
*Ma foi, nous le pourrons nourrir facilement,*  
*Voyez comme il est svelte & mince!*

*Malgré ses ailes d'aigle & son corps de lion,*  
*Il n'a pas du tout l'air farouche,*  
*Et je pense qu'avec un petit million*  
*Nous pourrons lui fermer la bouche.*

« — *Allons, j'ai faim, (dit-il de sa plus douce voix;)*  
*Je veux grignoter quelque miette. »*  
*Messieurs les députés viennent, & je les vois*  
*Remplir aussitôt son assiette.*



---

*Sacs d'or, sacs de billon pesant, lourds sacs d'argent,  
S'empilent, &, comme une guivre,  
Le sphinx avale tout, or au reflet changeant,  
Sacs d'argent & lourds sacs de cuivre.*

« — *Encor, » dit-il. Voici qu'on lui sert de rechef  
Argent & cuivre & pièces jaunes;  
De l'argent & de l'or & du papier joseph  
En paquets longs de plusieurs aunes.*

*Il mange tout. Devant nos regards éblouis,  
Affamé comme un saltimbanque,  
Il engloutit les tas immenses de louis  
Et croque les billets de banque.*

« — *Encor, encor, encor, encor, encor! dit-il.  
Qu'on me serve dans cette enceinte. »  
Puis il ajoute avec un sourire subtil :  
« — Tout cela n'était que l'absinthe!*

*Mes amis, n'allez pas m'affamer pour deux liards,  
Car je suis un mangeur modeste.  
Encor des millions, encor des milliards,  
Et des trilliards s'il en reste! »*

*Et toujours le BUDGET dévore. O ciel! jusqu'ou  
Fourre-t-il cet or! Quelle autruche!  
Il sue, on voit saillir les veines de son cou :  
Il enfle comme une baudruche!*

*« — Seigneur, lui dit un sage, arrêtez-vous. Tremblez.  
Voilà votre abdomen qui ronfle;  
Bourré jusqu'à la gueule enfin, vous ressemblez  
A ces ballons que Nadar gonfle!*

*Écoutez, il est temps, la voix de la raison.  
J'ai vu votre ventre en spirale  
Gros comme un éléphant, gros comme une maison,  
Puis gros comme une cathédrale;*

*Le voici, — maintenant que l'on se relaya  
Pour vous nourrir selon les règles, —  
Pareil au plus géant des monts Himalaya,  
Qui domine le vol des aigles!*

*Il faut se modérer, seigneur, c'est le devoir.  
On vous a donné carte blanche,  
Mais tenez-vous-en là. Sinon, craignez de voir  
S'émietter comme une avalanche,*

---

*Sauter comme une bombe ou crouler comme un pont  
Ce beau ventre qui vous décore!  
Plus d'or, ou vous crevez. » Et le BUDGET répond :  
« – Je crève, mais j'en veux encore! »*

Juillet 1868.

## Triolets

## I

## LA LANTERNE

**Q**UE de lumière, que de feu,  
O Rochefort, dans ta LANTERNE!  
*Monfieur Pinard en devient bleu :*  
Que de lumière, que de feu!  
C'est le cas de dire, morbleu,  
Que tu n'as pas un talent terne!  
Que de lumière, que de feu,  
O Rochefort, dans ta LANTERNE!

## II

## MARBRE ROSE

*Par ses lys, Blanche d'Antigny  
Du temps de Rubens est datée.  
Elle charme Bade & Lagny  
Par ses lys, Blanche d'Antigny.  
Car, même au dîner de Magny,  
Pour ses dieux il n'est pas d'athée.  
Par ses lys, Blanche d'Antigny  
Du temps de Rubens est datée.*

## III

## MONSIEUR LECOQ

*Naguère, on aimait Paul de Kock;  
On lut en d'autres temps L'USCOQUE.  
Lorsqu'il paradait comme un coq,  
Naguère, on aimait Paul de Kock.  
Puis, à présent, MONSIEUR LECOQ  
Passe comme un œuf à la coque.  
Naguère, on aimait Paul de Kock;  
On lut en d'autres temps L'USCOQUE.*

## IV

## LE VÉLOCIPÈDE

*Moitié roue & moitié cerveau,  
Voici l'homme-vélocipède.  
Il va, plus docile qu'un veau,  
Moitié roue & moitié cerveau.  
Il se rit, animal nouveau,  
De Buffon & de Lacépède!  
Moitié roue et moitié cerveau,  
Voici l'homme-vélocipède.*

## V

## AUTRES CHASSEPOTS

*Inventez, cinq ou six fois l'an,  
Des fusils; je vois tout en rose!  
Ne perdez pas ce fier élan.  
Inventez, cinq ou six fois l'an,  
Des fusils! des fusils! il en  
Restera toujours quelque chose.  
Inventez, cinq ou six fois l'an,  
Des fusils : je vois tout en rose!*

## VI

## LES GRANDES DAMES

*Ah! comme Arsène Houffaye a fait  
Ses GRANDES DAMES, l'homme habile!  
Comment les montrer, en effet?  
Ah! comme Arsène Houffaye a fait!  
En son livre, tout est parfait;  
C'est Trianon... et c'est Mabilles!  
Ah! comme Arsène Houffaye a fait  
Ses GRANDES DAMES, l'homme habile!*

## VII

## PARIS GRATTÉ

*Dans la plus belle des saisons,  
La propreté se manifeste.  
Oui, dans le temps des floraisons,  
Dans la plus belle des saisons.  
On a nettoyé tes maisons,  
Ville de boue: à quand le reste?  
Dans la plus belle des saisons,  
La propreté se manifeste.*

## VIII

## ÉPILOGUE

*Pour bien faire le Triolet  
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.  
Je ne vois plus que Briollet  
Pour bien faire le Triolet.  
Oh! mener ce cabriolet  
Sur le mont à la double crête!... —  
Pour bien faire le Triolet  
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.*

Juillet 1868.



## La Mitrailleuse

**L**A MITRAILLEUSE, *un nom charmant! J'y veux songer.*  
*Elle est d'une bonne syntaxe;*  
*J'aime sa tabatière & son affût léger,*  
*Ses canons tournant sur un axe,*

— *Jolis petits canons, étroitement unis, —*  
*Sa batterie en féronnière*  
*Et son récipient à cartouches, munis*  
*Chacun d'un couvercle à charnière!*

*La chose est dans sa boîte, &, pour charmer nos yeux,  
Se manœuvre, (on me le révèle,  
O Barbarie, ainsi que ton orgue joyeux,  
En tournant une manivelle;*

*Grâce à quoi dragons verts, cuirassiers, fusiliers,  
Déchus de leur beauté physique,  
Tous, par douzaines, par centaines, par milliers  
Seront foudroyés en musique.*

*Un enfant y suffit; alors, dans un éclair,  
Notre chair sous le plomb féroce  
Volera par lambeaux ensanglantés, sur l'air  
ALLEZ-VOUS-EN GENS DE LA NOCE!*

*O mères! qui, riant au baiser de vos fils,  
Oubliez l'amère souffrance  
Et portez suspendus à votre sein de lys  
Ces beaux enfants, fleurs de la France;*

---

*Ne vous obstinez pas, ô mères que le jour  
Baigne de sa clarté subtile,  
A les nourrir ainsi du lait de votre amour ;  
Cessez une lutte inutile.*

*Tandis que votre lait abreuve un seul enfant,  
LA MITRAILLEUSE, mousquetade  
Énorme, a vite mis un millier triomphant  
D'hommes faits — en capilotade.*

*Vous ne résistez pas à la comparaison !  
Couseuses, rien ne peut absoudre  
Le fil d'or de nos jours ; vous n'aurez pas raison  
De cette machine à découdre !*

*Le fossoyeur n'a plus à creuser de tombeaux.  
Les oiseaux noirs pendent en grappe  
Sur nous ; voici venir la fête des corbeaux :  
C'est pour eux que l'on met la nappe !*

## III

*Car, ô Progrès, génie auguste & factieux !  
Songeur qui, déployant tes ailes,  
Sous les noirs Océans & dans l'horreur des Cieux  
Va chercher des routes nouvelles !*

*Un ménechme hideux, ton singe & ton bouffon,  
Contemplant ton œuvre hardie,  
Pour réjouir la Nuit & pour charmer Typhon  
En fait l'ignoble parodie ;*

*Et quand, victorieux des vieux spectres rampants,  
Recréant la beauté première,  
Démon de la science & du jour, tu répands  
La poésie & la lumière ;*

*Quand tu pétris, cyclope, avec ton dur marteau,  
La Machine — bête de somme  
Qui traîne en se jouant le char & le bateau,  
Détruit l'espace, affranchit l'homme,*

---

*La Machine, qui va pour nous recommencer  
Les Titans aux labeurs superbes,  
— Qui fait creuser le noir fillon, ensemercer,  
Faucher le blé, lier les gerbes;*

*Alors le faux Progrès, ton finge, acclimaté  
Dans les batailles volcaniques,  
Pour nous hacher menu comme chair à pâté  
Forge des bourreaux mécaniques!*

Septembre 1868

## Périphrases

**T**OI qui, sur le frêle navire  
Où nous vòguons, as mis du lest  
Dans la crainte qu'il ne chavire,  
Inspire-moi, sublime ERNEST !

*Tu communique! Communique-  
Moi tes sentiments fanfarons.  
Un vocable te semble inique?  
Il suffit. Avec lui je romps!*

*Dût le style en devenir terne,  
J'écrirai sur un ton gaillard,  
Au lieu du mot qui rime en TERNE :  
INTERROMPU PAR LE BROUILLARD,*

*Ou bien quelque autre synonyme. —  
Je commence, dût à mes yeux  
Expirer de chagrin la Rime,  
Car le plus tôt sera le mieux.*

*Au boulevard, les candélabres  
— J'en saute, comme Eugène Paz! —  
Portent au haut de leurs fûts glabres  
Des INEXPRESSIBLES — à gaz.*

*Diogène, âme peu commune,  
S'il vient chercher son homme ici,  
A sa main ne tiendra plus qu'une  
SI J'OSE M'EXPRIMER AINSI.*

*Par cette chaleur accablante,  
Si Thérèse, dans son château,  
Nous offre une fête galante  
Empruntée au charmant Watteau,*

*Les charmillles patriciennes  
Empliront de flamme avec des  
JE NE SAIS QUOI — vénitiennes  
Leurs feuillages qui font un dais!*

*Si quelqu'un, se mettant à l'aise,  
Veut conter — on prend ce qu'on a —  
L'histoire du gars de Falaise  
Qu'on trouve dans tous les ANA :*

*Pour terminer, s'il veut qu'en somme  
ERNEST ne le tourmente point,  
Il devra dire : Le pauvre homme  
N'avait donc omis qu'un seul point,*

*C'est d'allumer sa — TROIS-ÉTOILES. —  
Ainsi, comme la mer à Brest,  
Gonflez-vous, doux & légers voiles,  
Pour plaire à la pudeur d'ERNEST !*

*Oui, désormais, l'amant qui raille  
Dans le drame de Bouchardy,  
L'homme au manteau couleur-muraille,  
Le Mélingue fier & hardi*

*Aura (ce n'est point une bourde  
Émise par quelque gascon,)  
Une PASSEZ-MOI LE MOT — sourde,  
Pour escalader le balcon.*



---

*Nous dirons, exempts d'arguties,*  
*— Ou chacun s'en repentirait, —*  
*N'allez pas prendre les vessies*  
*Pour des... — POINTS SUSPENSIFS, TIRET !*

*Et l'on va sous une funèbre*  
*Feuille de vigne — du moins tout*  
*Me le dit, — cacher la célèbre*  
*COMMENT DIRAI-JE ? — de Saint-Cloud :*

Septembre 1858.

## Trop de cigarettes

**E**<sup>H</sup>! *oui, monsieur de Girardin,  
Elles ont raison vos sorties!  
Si la France, riant jardin,  
Ne produit plus que des orties,*

*Si l'éclat de son fier soleil  
S'efface aujourd'hui sous la brume  
Qui voile cet astre vermeil, —  
C'est parce que l'Empereur fume.*

*Si notre siècle, Phaéton  
Déchevelé, parfois s'égare  
Et suit une route en feston, —  
Oui, c'est la faute du cigare.*

---

*Pourtant, sans parti pris banal,  
Prenons en main notre lanterne,  
Roi de LA LIBERTÉ, (journal,)  
Et regardons Paris moderne.*

*Je vois, dans cet âge irrité,  
Les penseurs, les ardents apôtres  
Du Droit & de la Vérité  
S'armer les uns contre les autres,*

*Et je vois deux frères, jaloux  
D'épouvanter les voûtes bleues,  
S'entre-manger, comme ces loups  
Dont il n'est resté que les queues.*

*J'entends monsieur de Champagny,  
Qui, posant sa main sur sa cuisse  
Comme on fait au bain Deligny,  
Défend que désormais on puisse*

*Apprendre à lire à tout enfant  
Qui, pendant sa jeunesse errante,  
N'aura pas, banquier triomphant,  
Gagné cent mille écus de rente!*

*Un autre, agitant le tison  
De la Guerre absurde & stérile,  
Au lieu de nous parler raison  
Embouche le clairon d'Achille.*

*Sur nous tous levant un impôt  
Conseillé par notre délire,  
L'outil de Monsieur Chassepot  
Remplace la Plume & la Lyre ;*

*Et je vois, ô dieux indulgents!  
Orphée, en ces instants risibles,  
Apprivoiser bêtes & gens  
A coups de balles explosibles.*

*Au théâtre, un fou furieux,  
Ayant toujours exécré celle  
Dont se réjouissaient les cieux,  
Dit : « O Musique! » à sa crécelle.*

*J'entends, en leurs jeux triomphaux  
Dont la folie est singulière,  
Les acteurs faire des vers faux  
Et vouloir souligner Molière.*

---

*Or, voyant que l'on a tout fait  
Pour noircir la blancheur du cygne,  
Et que tout s'arrange en effet  
Pour qu'Alceste pleure & s'indigne,*

*Je pense alors, sous mon tilleul  
Songeant à nos peines secrètes,  
Que l'Empereur n'est pas le seul  
Qui fume trop de cigarettes!*

Septembre 1868.

## Chez Guignol

## PERSONNAGES

POLICHINELLE

LE COMMISSAIRE

LE CHAT personnage muet

POLICHINELLE

*Près de la Seine ou près du Tibre,  
Tous les esclavages sont laids!  
Cher Commissaire, suis-je libre?  
Réponds-moi franchement.*

LE COMMISSAIRE

*Tu l'es.*

## POLICHINELLE

*Plus d'abus ! Je dois les proscrire.  
Pour éclairer quelque jour nos  
Chers concitoyens, puis-je écrire  
Ce que je veux dans les journaux ?*

## LE COMMISSAIRE

*Oui, tu le peux, — c'est ton affaire, —  
A Paris comme à Montbrison,  
En risquant seulement de faire  
Sept ou huit mille ans de prison.*

## POLICHINELLE

*Fort bien. — Mais de l'Art idolâtre,  
Puis-je, à cette heure où je déchois,  
Représenter sur mon théâtre  
Les anciens drames de mon choix ?*

## LE COMMISSAIRE

*Tu le peux, & que cette fête  
Enchante le ciel indigo.  
(Pourvu que le nom du poète  
Ne se termine pas en GO.)*

## POLICHINELLE

*Pour leur confier, joie ou larmes,  
Tout ce qu'en moi le ciel a mis,  
Puis-je, en l'absence des gendarmes,  
Me réunir à mes amis?*

## LE COMMISSAIRE

*Oui. — Mais comme, ici-bas, l'on n'aime,  
En ce lieu de perdition,  
Aucun autre ami que soi-même,  
C'est à cette condition*

*Qu'imitant Vénus dans sa conque, —  
Aux champs, à l'ombre d'un tilleul,  
Ou dans une chambre quelconque  
Tu te réuniras — tout seul!*

## POLICHINELLE

*Bon. — Puis-je, lorsque tu me livres  
Cet avenir doux & pompeux,  
Avoir, pour colporter mes livres,  
Ton estampille?*

## LE COMMISSAIRE

*Tu le peux.*



*Colporte-les jusqu'aux murs d'Arles!  
Et colporte-les encore à  
Rome, pourvu que tu n'y parles  
Que de Nichette & de Cora!*

## POLICHINELLE

*A l'Oisiveté, qui diffère,  
Apportant un remède sain,  
Mon héritier peut-il se faire  
Agriculteur ou médecin?*

## LE COMMISSAIRE

*Il le peut. Je détruis, j'efface  
Tout ce qui jadis le bridait,  
Mais à condition qu'il fasse  
L'exercice, — comme Bridet!*

## POLICHINELLE

*Puis-je, allant faire une visite  
A mon jeune ami Briollet,  
Quand l'ouragan fait qu'on hésite,  
Y courir en cabriolet?*

## LE COMMISSAIRE

*Oui, — pourvu que dans les citernes  
Ton cabriolet n'aille pas,  
S'il est nuit, mirer des — LANTERNES!*

## POLICHINELLE

*Il suffit. Libre de mes pas,*

*Je puis donc vivre sans entrave.  
J'ai craint qu'on ne m'en empêchât,  
Mais point! Si quelqu'un est esclave,  
Ce n'est pas moi.*

## LE COMMISSAIRE

*Non, c'est le chat.*

Un Chant national, s'il vous plaît

**C'**EST *la Chanson, LA MARSEILLAISE,*  
*Ivre d'espérance & de jour,*  
*Qui s'élançait de la fournaise,*  
*Vierge, avec son grand cri d'amour !*

*C'est elle, âme de la Patrie,*  
*Qu'avec leurs grands cœurs ingénus*  
*Suivaient, en leur idolâtrie,*  
*Les jeunes soldats aux pieds nus !*

*Jeune, dédaigneuse, immortelle,*  
*Effrayant les astres jaloux,*  
*Elle vous touchait de son aile,*  
*Soleils épouvantés, & vous,*

*Batailles aux profondeurs noires,  
Et tenait dans sa forte main  
Le groupe effaré des Victoires,  
Qu'elle emportait dans son chemin!*

*Elle marchait, lançant la foudre  
Sur les rois d'orgueil enivrés,  
Et de nos drapeaux, noirs de poudre,  
Elle agitait les plis sacrés.*

*La grande Chanson, qui s'élance  
Dans les airs pour vaincre & punir,  
A présent garde le silence,  
Les yeux fixés sur l'avenir.*

*Lorsqu'elle relève sa tête,  
On croit entendre, au fond des cieux  
Et dans l'horreur de la tempête,  
Mugir les clairons furieux,*

*Et, sous les chênes centenaires,  
Va grondant le bruit souverain  
Des lourds canons, & les tonnerres  
Que font les chariots d'airain.*

---

*A ses pieds, docile & farouche  
Et caché dans l'ombre à demi,  
Tressaille, ouvrant parfois la bouche,  
Son courroux, lion endormi,*

*Et, tranquille, tenant son glaive  
Qui reflète un rayon de feu,  
Cette Pensée auguste rêve,  
Calme & terrible comme un dieu.*

*Alors, tandis que ses yeux lisent  
Au fond de l'azur infini,  
Des passants viennent & lui disent :  
« Guerrière, ton règne est fini.*

*Oui, nous avons, — c'est une affaire, —  
Des rimes pauvres à placer.  
Tu n'es plus rien. Nous allons faire  
Une Ode pour te remplacer. »*

*La Déesse, dont la main joue  
Avec le glaive aux reflets clairs,  
Lève ses beaux yeux & secoue  
Son front environné d'éclairs.*

*Admirant leur pas qui trébuche,  
Elle voit le long peloton  
Des musiciens en baudruche  
Et des poètes de carton,*

*Puis Jocrisse, embrassant la lyre  
D'un air tendre & virgilien,  
Et leur dit avec un sourire :  
« Faites la Chanson. Je veux bien. »*

Octobre 1868.

## Madame Polichinelle

GILLE

**T**A grandeur me remplit d'effroi,  
Polichinelle! — Réponds-moi.  
Il paraît que tu bats ta femme.

POLICHINELLE

*Eh! oui, d'une manière infâme!  
Oui, je la roffe, je la bats,  
Et même, on m'entend de là-bas,  
Quand, féroce comme un cosaque,  
Je lui tombe sur la casaque,  
Et de cent coups je lui fais don.*

GILLE

*Mais, lui demandes-tu pardon?*

POLICHINELLE

*Il serait beau que je le fisse!*

GILLE

*Alors, dis, par quel artifice  
Es-tu cependant adoré?*

POLICHINELLE

*C'est que mon habit est doré.*

GILLE

*Madame, dit-on, se révolte  
Parfois.*

POLICHINELLE

*Eh! oui. Par l'archivolte  
De mon palais! tu dis fort bien.  
Parfois elle rompt son lien.*

GILLE

*Ces jours derniers émancipée,  
La dame s'était échappée  
Par un élan bien réussi!*

POLICHINELLE

*Vrai Dieu! qu'elle était bête ainsi,*



*Mon Espagnole, ma Chimène !  
Elle tranchait de l'inhumaine !  
Elle portait, d'un air mignon,  
La rose rouge à son chignon,  
Et, fière, elle frémissait toute  
Dans l'air libre, ayant une goutte  
De sang de taureau dans le cœur !*

GILLE

*Cependant, te voilà vainqueur.  
Parle-moi, grand enjôleur d'âmes,  
Quel charme en toi dompte les dames ?  
Car ta bosse est pleine de vent  
Par derrière, aussi par devant ;  
Et, comme tu fus un ivrogne,  
On voit fleurir ta rouge trogne.  
Pour le reste, nous t'égalons !*

POLICHINELLE

*C'est parce que j'ai des galons.*

GILLE

*Parlons franc. Tout le jour tu vides  
Les pots, de tes lèvres avides ;*

*Et, trouvant que la soif te nuit,  
Tu les vides encor la nuit.  
Ta conduite est fort excentrique :  
Au retour, tu prends une trique,  
Et, délibérément, tu bats  
Le manteau, la robe & les bas  
De Madame Polichinelle.  
Qui donc fait que la péronnelle  
Consent à ces jeux effrénés ?*

## POLICHINELLE

*La pourpre, — que j'ai sur mon nez !*

## GILLE

*Bref, ayant mis à sec une outre,  
Tu vides l'autre, & passes outre ;  
Tu nous montres, étant fort laid,  
Des cheveux plus blancs que du lait,  
Et, de plus, tu deviens obèse.  
D'où vient que ta femme te baise  
Ainsi qu'un héros de roman ?  
Apprends-moi donc quel talisman*

---

*Fait qu'une dame si jolie  
Supporte la triste folie  
De ton caractère immoral?*

## POLICHINELLE

*C'est mon chapeau de général !*

• Octobre 1868.

## Delirium tremens

**O**N demande pourquoi tu ris ?  
Je le fais, moi, si tu l'ignores,  
Pauvre Muse qui sur Paris  
Agites ces grelots sonores !

Ah! devant ce qu'on nous fait voir  
(L'esprit a sa délicatesse !)  
Il faut rire de désespoir  
Et chasser la noble Tristesse.

Le temps est venu, — c'en est fait,  
Votre règne chez nous commence,  
Dieux que l'on adore en effet,  
O froid Délire, & toi, Démence!

*Dans cet âge, plus ambigu  
Que l'Ambigu de Monsieur Faille,  
Où le bon sens est exigü,  
Je crains désormais qu'il ne faille,*

*En eussent-ils la crampe aux reins  
Et mille fourmis dans le torse,  
Mettre à tous nos contemporains  
Une camifole de force.*

*Car le sens du bien & du mal  
Disparaît, &, comme il s'efface,  
L'absurde est notre état normal :  
Pile est synonyme de : Face !*

*Que dit à présent le goût ? — VE  
VICTIS ! — Et Plessy, comme Febyre,  
Montre un bijou, dont Legouvé  
Malheureusement fut l'orfèvre.*

*Voici que d'un air folichon  
Clignant ses petits yeux de braise,  
L'antique MÈRE GODICHON  
Veut évincer LA MARSEILLAISE ;*

*Une cocotte de gala  
Dont les attraits déjà trépassent  
Dit en lorgnant : « Ces femmes-là ! »  
A propos des dames qui passent ;*

*Macaire célèbre Sion  
Sur le fiftre & sur la viole :  
Ailleurs, la Prostitution  
Crie aux passants qu'on la viole !*

*Bobèche, sur qui resplendit  
L'or des badauds qu'il a su traire,  
Prend Orphée à part, & lui dit :  
« Tu n'es pas assez littéraire ! »*

*Je vois, flambant comme un tison,  
L'article d'un fier patriote  
Ennemi de la trahison,  
Signé... Judas Iscariote !*

*Polichinelle aime Vénus,  
Et, comme fils de Carabosse,  
Donne au divin Antinoüs  
Le conseil de rentrer sa bosse ;*

*Le voleur, tenant des tromblons,  
Dit au volé: « Rends-moi ma somme! »  
Et le nègre a des cheveux blonds.  
J'en pleure & tout ceci m'affomme.*

*Comme le blanc se prétend noir,  
Et de nos pauvres yeux se joue,  
— Vérité, brise ton miroir! —  
J'ai peur, quant à moi, je l'avoue,*

*Qu'arrétant le céleste eſſieu,  
Torquemada, monstre effroyable,  
Ne veuille damner le bon Dieu  
Et ne canonise le diable ;*

*Que Rothschild ne meure de faim,  
Que le tigre ne fonde en larmes,  
Et que Lacenaire à la fin  
Ne fasse arrêter les gendarmes!*

Octobre 1868.

Donc gratis...

Et voilà comme de Banville  
On copie, en se flagellant,  
Le vers de campagne & de ville,  
Blanc, flamboyant & rutilant.

JULES JANIN, *Journal des Débats*.

LUI

QUAND *tu m'aimais, quand nul Jouvin*  
*N'entourait de ses bras ton col souple & divin,*  
*Dame CRITIQUE, en ton commerce*  
*J'ai vécu radieux comme le schah de Perse.*

ELEL

*Du temps que pour moi tu sonnais*  
*La trompe, sans songer à faire des sonnets,*  
*Non, Diane de Maufrigneuse*  
*Ne fut pas plus que moi superbe & dédaigneuse.*



---

LUI

*La Nymphé qui pince du luth  
A présent me subjugué & pour moi donne l'UT!  
C'EST MA MAITRESSE, MA LIONNE :  
Qu'on ajoute mes jours aux fiens, je les lui donne!*

ELLE

*J'en dis autant pour Saint-Victor!  
Il est pour moi Roland, Amadis, Galaor :  
Je voudrais — ce désir me presse! —  
Donner ma part de jours au Watteau de LA PRESSE.*

LUI

*Mais quoi! puisque la foule a ri,  
Si je laissais enfin les vers à Souлары?  
Si je te refaisais des phrases  
Où la topaze brille entre les chrysopephes?*

## ELLE

*Ah ! quoique Paul de Saint-Victor  
Soit brillant comme Gaiffe à la crinière d'or,  
Et toi plus léger que des bulles  
De savon, je vivrais, je mourrais pour toi, — JULES !*

Mai 1855.

## Études &amp; Croquis

## I

## LE MUSICIEN

*C'*était un grand vieillard à chevelure blanche.  
Il portait haut son front, neigeux comme les fleurs  
D'avril; &, plus profonds que ceux des oiseleurs,  
Ses yeux pensifs étaient du bleu de la pervenche.

*Sur un violon jaune où sa tête se penche,  
Il improvisait, fier, défiant ses douleurs,  
Beau de l'émotion qui ruissselait en pleurs  
De son archet tremblant comme l'eau d'une branche.*

*Tel par ce rude hiver, pâle & de froid transi,  
Sur la corde sonore où frémissait ainsi  
Tout ce qu'en gémissant notre espérance nomme,*

*Disant les vains efforts, la soif du beau, l'amour,  
Et toute la bataille effroyable de l'homme,  
Il chantait. — Le portier l'a chassé de la cour.*



11

## L'ÉCHAFAUD

*Horreur! à l'heure même où du poteau qui bouge  
Rajustant les étais avec un soin jaloux,  
Ces êtres, dans le bruit des marteaux & des clous,  
Dressent finistrement cette machine rouge;*

*A l'heure ou de Charonne & du Petit-Montrouge  
Viennent ces curieux, bohèmes & filous,  
Qui se repaissent, plus féroces que des loups,  
Du festin qu'a voulu l'insatiable gouge;*

---

*A l'heure où, devançant le matin hasardeux,  
Ils se sont réunis pour ce complot hideux, —  
Des mères, sous les yeux de cette même aurore,*

*Mettent dans cette vie, hélas! pleine de fiel,  
De beaux petits enfants sur lesquels brille encore  
La majesté de l'Ange & le reflet du Ciel!*

## III

## LA BLANCHISSEUSE

*Parmi des Nymphes, clair & souriant essaim,  
Près du bel Eurotas, où glisse quelque voile,  
Déesse, elle eût jadis régné, nue & sans voile,  
Laiissant le vent mêler ses cheveux à deffin.*

*Robuste, elle a des bras d'amazone, & son sein  
Aigu, son jeune sein brillant comme une étoile  
Dessine un point saillant sur la robe de toile  
Qui moule de son corps le ferme & pur deffin.*

*Un vieillard libertin, que sa grâce émerveille,  
Lui murmure des mots ignobles à l'oreille;  
Mais, sans avoir souci de ce piteux Lindor*

*Qui la fuit & la lorgne avec des airs de finge,  
Elle va d'un pas libre, & sur ses tresses d'or  
Superbes — elle porte un grand paquet de linge.*

## IV

## LE POMPIER

*Un œil crevé, le front déchiré par les flammes,  
Et n'ayant plus qu'un peu de vie en son œil blanc,  
Ce pompier tout couvert de poussière & de sang  
Expirait, mais après avoir sauvé deux femmes.*

*O philanthrope ému, tandis que tu déclames,  
Une poutre embrasée avait troué son flanc.  
Pour la première fois ayant quitté son rang,  
Il s'en allait, tragique & seul, où vont les âmes.*

---

*Au bord du lit de camp, dans le poste éveillé  
Pour l'accueillir, son bras velu traînait, souillé  
Partout d'un sang épais & noir comme une lie.*

*Je voyais près de moi pendre ce bras guerrier,  
Et j'y lus : POUR LA VIE, AMOUR A ROSALIE,  
Inscrit en rose dans un rameau de laurier.*

Juillet 1868.

## Feuilleton de théâtre

## I

**H**ier, — *doux remède à nos maux ! —*  
*Thalie, ivre & fuyant la prose,*  
*Chez le poëte des EMAUX*  
*Avait planté sa tente rose.*

*Le Caprice, qu'il a chanté,*  
*Riait, sylphe au léger costume,*  
*Coiffé du tricorne enchanté,*  
*Et caressait Pierrot posthume.*



*Rayée en façon de satin,  
Une salle en toile, folâtre  
Comme un habit de Mezzetin,  
Enfermait le petit théâtre.*

*D'ailleurs, un luxe oriental,  
Pour la muse qu'on divinise,  
Mirait un lustre de cristal  
Dans un beau miroir de Venise.*

*S'il faut vous dire quels témoins  
Encombraient ce frêle édifice,  
L'assemblée était certes moins  
Nombreuse qu'au feu d'artifice.*

*Élégante comme il convient  
Pour écouter la Poésie  
Quand ce bel Ange nous revient,  
Elle était illustre & choisie.*

*Tant de beaux yeux, couleur des foirs  
Ou de l'or pur ou des pervenches,  
Faisaient passer les habits noirs  
Masqués par des épaules blanches.*

*La Littérature y comptait,  
L'ancienne aussi bien que la neuve,  
Si bien que Dumas fils était  
Assis auprès de Sainte-Beuve.*

11

*En dépit d'un siècle traînard,  
On avait omis la Musique,  
Par la raison que c'est un art  
Trop matériel & physique.*

*Devant l'or sacré d'Apollon  
Que devient cette pâle étoile?  
Donc ce fut sans nul violon  
Que l'on vit se lever la toile.*

*Les décors malins & vermeils  
Étaient de Puvis de Chavannes :  
Pour en rencontrer de pareils  
On irait bien plus loin que Vannes!*

*La Fantaisie & la Raison  
S'y battaient de façon hautaine,  
Et j'admiraï que la maison  
Fût moins grande que la fontaine.*

*J'aime ce mur d'un si haut goût  
Où ce grand pot de fleurs flamboie !  
Mais ce que je préfère à tout  
Et ce qui m'a comblé de joie,*

*C'est l'enseigne du rôtiſſeur,  
Qui ne mérite aucun reproche :  
Un Saint-Laurent plein de douceur  
Achevant de cuire à la broche.*

*Pour les pièces, on les connaît :  
C'est la Muse parant la Farce  
De cent perles où le jour naît,  
Couronne sur sa tête éparſe ;*

*C'est la débauche du Rimeur,  
Qui, le front caressé d'un lierre,  
Avec la Nymphé en belle humeur  
S'enivre du vin de Molière.*

*Jamais chasseur en ses liens  
N'a mieux pris la rime galante!  
Mais parlons des comédiens :  
Ma foi! la troupe est excellente.*

## III

*Malgré le CHACUN SON MÉTIER,  
La critique ici ne peut mordre,  
Puisque Théophile Gautier  
Est un acteur de premier ordre.*

*Quoi! direz-vous. — Oui, c'est ainsi.  
On a beau porter une lyre,  
Il paraît que l'on peut aussi,  
Faisant des vers, savoir les dire*

*Comme il a bien peur des filous!  
Oh! la réplique alerte & vive!  
Les bons airs de tuteur jaloux!  
La bonne bêtise naïve!*

*Les directeurs — allez-y voir! —  
N'ont rien qui vaille, dans leurs bouges,  
Ce fier Géronte en pourpoint noir,  
En bonnet rouge, en manches rouges.*

*Quant   Pierrot, blanc comme un lys  
Et sérieux comme un augure,  
Il empruntait de Gautier fils  
Une très-aimable figure.*

*Mais vous, Colombine, Arlequin,  
Inez, Marinette, Valère,  
Taille fine, frais casaquin,  
Amour, esprit, gaîté, colère,*

*Que dire de vos yeux mutins,  
De la fleur sur vos fronts  close,  
De vos petits pieds enfantins,  
De vos chastes lèvres de rose?*

*O jeunesse !   pourpre du sang!  
Jamais ni Béjart ni de Brie  
Avec un front suave et blanc  
N'eurent la bouche plus fleurie.*

*Pour finir, louer RODOLFO  
N'est pas une chose commode,  
Et j'aurais besoin que Sappho  
Me prêtât son grand rythme d'ode.*

*Il est flûté comme un hautbois,  
Brillant comme une faux dans l'herbe,  
Et son geste a l'air d'être en bois :  
Il est terrible, il est superbe.*

*Je le vois, hélas ! j'aurais dû,  
Moi qui veux la blancheur aux merles,  
A travers ce compte-rendu  
Semer les rubis & les perles.*

*Qu'il est pâle, mon feuilleton  
Pour cette fête sans seconde ! —  
Mais je suis comme fut, dit-on,  
La plus belle fille du monde.*

1<sup>er</sup> Septembre 1863.

## Conseils à un Écolier

**C**harles-Quint, dans un fier poëme,  
Louait comme excellent collier  
Les deux bras de celle qu'on aime ;  
Il avait raison, Écolier.

Puisqu'Avril a chassé les neiges,  
Parlons d'amour, tandis qu'au bal  
Ce Printemps mène ses cortéges,  
Car rien n'est plus original.

Au Luxembourg, qu'ils réjouissent,  
Les oiselets pour matelas  
Prennent les arbres qui fleurissent,  
Les marronniers & les lilas ;

*Et nos âmes se sont ouvertes  
A l'heure où brillent, voyez-les,  
Au beau milieu des feuilles vertes,  
Les jolis thyrses violets.*

*Heureux celui qui, sans paresse,  
L'œil clair & les cheveux flottants,  
Dit ces mots si doux : « Ma maîtresse, »  
Avec des lèvres de vingt ans !*

*Ces jours-ci, (je suis à cent lieues  
De prétendre qu'il fait trop chaud,)  
Comme un sein ferme aux veines bleues  
Sort galamment de son cachot !*

*Et, quoi que rabâche la Prose  
En sa juste sévérité,  
Ces lys blancs, ce bouton de rose  
Sont l'éternelle vérité.*

*Écolier, si je te devine,  
Si cet Avril rit dans ton sang,  
Admire une jambe divine  
Quand s'écarte le peignoir blanc ;*



*Dis lanlaire à l'Académie  
Où sommeille un art ingénu,  
Demeure aux genoux de ta mie,  
Et baise longtemps son pied nu.*

*Bois aussi : le Vin est féérique!  
Ronsard, le grand aïeul divin,  
S'écriait d'un beau ton lyrique :  
« EN CES ROSES Versons ce vin. »*

*Quand le ciel, de façon narquoise,  
Pour échauffer l'homme transi,  
Brillait en habit de turquoise,  
Comme il a fait tous ces jours-ci,*

*Le rimeur bon & léger d'âme  
Buvait le meilleur du cellier  
En rimant des vers pour sa dame :  
Il avait raison, Écolier.*

Avril 1864.

## A la Jeunesse

Prologue pour LA VIE DE BOHÈME

Au théâtre de l'Odéon

**M**esdames & messieurs, nous vous donnons LA VIE  
DE BOHÈME, une pièce où le rire & les pleurs  
Se mêlent, comme aux champs, où notre âme est ravie,  
Les larmes du matin brillent parmi les fleurs.

Pour dire ce refrain des amours éternelles,  
Deux amis, ô douleur ! séparés aujourd'hui,  
Naguères unissaient leurs deux voix fraternelles :  
Puisque l'un d'eux s'est tû, ne parlons que de lui.

MURGER, esprit ailé, poète ivre d'aurore,  
Pour Muse eut cette sœur divine du Printemps  
La Jeunesse, pour qui les roses vont éclore,  
Et pour devise il eut ces mots sacrés : Vingt ans !

---

*C'est pourquoi, tout heureux de se regarder vivre,  
Toujours les jeunes cœurs de vingt ans aimeront  
Ces filles du matin qui passent dans son livre  
Et meurent sans avoir de rides sur leur front.*

*Qui ne les adora, ces fleurs de son poème?  
Qui de nous, qui de nous, ô rêveuse Mimi  
Enamourée encor sous le frisson suprême,  
N'a dans un rêve ardent baisé ton front blêmi?*

*Et toi, Musette, reine infoucieuse & folle,  
Qui n'a cherché tes yeux, qui n'a redit ton nom?  
Qui sur ta lèvre ouverte au vent, rose corolle,  
Ne retrouve à la fois Juliette & Manon?*

*Oui, tant qu'un vin pourpré frémit dans nos verres,  
Ces fillettes vivront, couple frais & vermeil.  
Pourquoi? C'est qu'elles ont l'âge des primevères  
Et l'actualité du rayon de soleil.*

*Le livre un soir devint une pièce applaudie  
Et même fit fureur autant qu'un opéra.  
Le miracle nouveau de cette comédie  
Ce fut qu'en l'entendant l'on rit & l'on pleura.*

*On s'étonnait surtout qu'en des scènes rapides  
L'esprit, versant la joie & l'éblouissement  
Avec son carillon de notes d'or splendides,  
Pût laisser tant de place à l'attendrissement.*

*Puis l'œuvre, que le temps jaloux n'a pas meurtrie,  
De théâtre en théâtre a suivi son destin,  
Mais elle trouve enfin sa réelle patrie  
En abordant ce soir au vieux pays latin!*

*O vous en qui sourit l'avenir de la France!  
O jeunes gens, MURGER calme, vaillant & doux  
Nous versait en pleurant le vin de l'espérance :  
Où serait-il compris si ce n'est parmi vous?*

*Il fut des vôtres, car il eut le fier délire  
Du noble dévoûment & des belles chansons,  
Et je devine bien que vous allez lui dire :  
Reste avec nous. C'est bien. Nous te reconnaissons.*

*Il fut de votre race, ô nation choisie!  
Il se donnait à vous, qui, malgré les moqueurs,  
Ne déserterez pas la sainte Poésie,  
Et dont la foi de l'or n'a pas séché les cœurs!*

---

*Comme sa comédie, où voilé de tristesse,  
Murmure sous les cieus le rire aérien,  
Est à vous, bataillon sacré de la jeunesse,  
Nous vous la rapportons. Reprenez votre bien!*

*Le poète pensif qui vous donne LA VIE  
DE BOHÈME, adora dans ses rêves d'azur  
La gloire, cette amante ardemment poursuivie,  
Et toujours se garda pour elle honnête & pur.*

*Ses héros sont parfois mal avec la fortune :  
Vous les voyez soupant au milieu des hivers  
D'un sonnet romantique ou bien d'un clair de lune,  
Mais fidèles, mais vrais, mais indomptés, mais fiers!*

*Leurs châteaux éclatants, faits d'un rêve féerique,  
N'ont encore été vus par nul historien,  
Et sont bâtis dans une Espagne chimérique,  
Mais enferment l'honneur, sans lequel tout n'est rien!*

*Vous recevrez chez vous ces hôtes en lieffe,  
Comme des voyageurs qui parlent d'un ami.  
Oui, vous applaudirez & l'esprit de la pièce  
Et votre doux MURGER, à présent endormi !*

*Et vos regrets amers pour ce jeune poète  
Emporté loin de nous par un vent meurtrier  
A sa lyre à présent détendue & muette  
Ne refuseront pas quelques brins de laurier!*

*Car vous êtes de ceux dont la pitié profonde  
Garde les verts rameaux qui croissent sous le ciel  
Pour les penseurs trop vite exilés de ce monde  
Et pour ce que les morts nous laissent d'immortel!*

30 décembre 1865.

## Chez Bignon

Églogue

ROSE, ROSETTE, PALÉMON

**P**rends ta flûte légère, ô muse de Sicile!  
On voyait là Finette, Héloïse, Lucile :  
Nous soupions au sortir du bal. Quelques gandins,  
Portant des favoris découpés en jardins,  
Faisaient assaut d'esprit avec des femmes rouffes.  
Deux dominos pourtant, dont les allures douces  
Nous ravirent, causaient poésie à l'écart ;  
Et rien qu'en transcrivant, à sept heures & quart,  
Leurs propos familiers d'hétaïres en vogue,  
Un poète essaya cette ébauche d'églogue.

ROSE.

*Oui, tu dis bien, oui, Scholl est vraiment l'Amadis  
De la littérature aimable, — mais tandis  
Que perdant sa chaleur aux soleils d'or volée,  
Ce Cliquot rafraîchit dans la glace pilée  
Qu'à ses pieds le garçon naguère amoncelait,  
Rosette, mon cher cœur, parlons de Monfelet.*

ROSETTE.

*Monfelet est joli. Comme une vague aurore,  
Son visage est vermeil & de fleurs se décore.  
Je vois sa lèvre en feu dans le vin que je bois.  
Quand il était petit, les roses dans le bois  
Cachaient, en le voyant, leur aiguillon farouche,  
Et les abeilles d'or voltigeaient sur sa bouche.*

ROSE.

*Et quel esprit charmant! Comme il frappe d'estoc  
Et de taille! Et pour la gaîté, c'est Paul de Kock.*

ROSETTE.

*Paul de Kock, en effet, mais avec plus de style.  
On entre à son caveau par un blanc péristyle.*



ROSE.

*Watteau, peintre du beau, que son temps violait,  
Eût fait de lui sans doute un abbé violet  
Épris de Colombine, & dans la nuit avare  
Éveillant doucement l'âme d'une guitare.*

ROSETTE.

*Les Grâces le font vivre & l'ont accrédité.  
Dans sa prose on les voit, cachant leur nudité  
Et leurs bras blancs pareils à des anses d'amphores,  
Sous des bouquets rians de fraîches métaphores!*

ROSE.

*Rire, charmer, pleurer parfois, c'est son destin.*

ROSETTE.

*Qu'il est ingénieux & fou dans un festin!*

ROSE.

*Rosette, il faut le voir, quand faisant leur entrée,  
Les truffes ont couvert la volaille éventrée.*

ROSETTE.

*Et quand le Romanée a mis sur le mur blanc  
Son reflet écarlate & sa lueur de sang!*

ROSE.

*Il n'est pas de printemps, mon cœur, sans violette;  
Sans les clairs diamants, il n'est pas de toilette,  
Comme sans Monfelet, chanteur aérien,  
Un dîner, même chaud, ne valut jamais rien.*

ROSETTE.

*Il a fait des romans que s'arrachaient les dames,  
Et ses plus longs récits étaient d'un charmeur d'âmes!  
Alors la châtelaine, errante au fond du val,  
L'emportait sous son châle, ainsi que Paul Féval.*

ROSE.

*Mais à présent il est cygne parmi les cygnes.*

ROSETTE.

*A présent il fait faire un chef-d'œuvre en cent lignes.*

ROSE.

*Que j'en ai vu mourir, non pas mille, mais cent  
Mille, mais deux cent mille, avec Villemessant,  
De ces ténors! Mais, seul, Monfelet a l'ut dièze.*

ROSETTE.

*Quand il écrit, l'Europe entière en est bien aise,  
Et, comme s'ils tombaient de l'outre de Sancho,  
Les vins les plus pompeux coulent chez Dinochau.*

ROSE.

*Parfois le FIGARO plane moins que Pindare  
Sur l'éther, mais on croit écouter la fanfare  
De l'alouette, unie au chant de doña Sol,  
Les jours où Monfelet s'y rencontre avec Scholl!*

ROSETTE.

*FIGARO, — trop souvent écrit pour les dentistes, —  
Est charmant quand il a ces deux instrumentistes.*

ROSE.

*Alors c'est un oiseau qui mêle sur son flanc  
L'émeraude & l'azur.*

ROSETTE.

*C'est le rose & le blanc  
Unissant leurs splendeurs pour une apothéose.*

ROSE.

*Scholl aime mieux le blanc.*

ROSETTE.

*Et Monfelet le rose.*

ROSE.

*Qui fait parler ses vers comme toi, Monfelet!*

ROSETTE.

*Qui mieux que lui, ma sœur, chante un petit couplet?*

ROSE.

*Jamais, lorsqu'il le dit, un mot léger n'offusque,  
Et j'aime éperdument son ESPION ÉTRUSQUE.*

ROSETTE.

*Il le conte si bien qu'on voit le champion  
S'escrimer dans la nuit contre cet — espion.*

ROSE.

*J'aime son feuilleton. Comme il voit bien les pièces!*

ROSETTE.

*Les contes qu'il en fait enchantent mes deux nièces.*

ROSE.

*Ses caprices railleurs valent ceux de Goya.*

ROSETTE.

*Même Buloz un jour grâce à lui s'égaya!*

ROSE.

*MONSIEUR DE CUPIDON, roué qui nous défie,  
C'était là de la bonne autobiographie ;  
C'est l'auteur qui, jetant sa tunique de lin,  
Exécute ce rôle en habit zinzolin!*

ROSETTE.

*Lorsque l'Amour, perçant les cœurs par ribambelles,  
Bat les forêts de Cypre & fait la chasse aux belles,  
C'est lui qui, sur son cor, vient sonner l'hallali.  
Si GaiFFE est toujours beau, Monfelet est joli.*

ROSE.

*Monfelet est joli, cela je te l'accorde.  
Comme un Américain voltigeant sur la corde  
Tout vêtu de soleil & d'écaillés d'argent,  
Il jette à l'azur même un regard indulgent!*

## ROSETTE.

*On peut aimer un pâtre, un notaire, un Osage.  
Tel s'éprend d'une femme au gracieux visage  
Rencontrée au Brésil ou dans Piccadilly :  
Avant tout, à mes yeux, Monselet est joli.*

## PALÉMON.

*Enfants, vous parlez bien; mais qui pourrait tout dire?  
Laisse là ton crayon, toi, rimeur en délire;  
Buvons, & ne perds pas tous ces instants si courts  
A sténographier mot à mot les discours  
De ces buveuses d'or à la fauve crinière.  
Elles causaient de chose & d'autre à la manière  
Des bergers de Sicile essayant leurs pipeaux,  
Et n'avaient pas tenu ces frivoles propos  
Littéraires, afin que tu les écrivisses. —  
Mais voici le champagne avec les écrevisses!*

Marie Garcia

*S*ES yeux charmants sont clos dans un calme sommeil.  
Naguère, hélas! riant au gai zéphyr, qui touche  
Une tresse & frémit sur le bord de la couche,  
Ses dents de lys avaient comme un reflet vermeil.

*Lorsque le vers ailé, gracieux & pareil  
A quelque chant d'oiseau, murmurait sur sa bouche,  
Sa lèvre rougissait, délicate & farouche,  
Comme un beau fruit sanglant baisé par le soleil.*

*Oh! son col héroïque à la ligne si pure!  
Oh! comme ses sourcils fiers & sa chevelure  
Débordante allaient bien à sa chaude pâleur!*

*Elle brillait ainsi, folle, timide, heureuse,  
Et dans ses yeux charmés par l'espérance en fleur,  
Comme en un lac dormant flottait l'ombre amoureuse.*

Août 1864.



## L'Apothéose de Ronfard

Prince des Poètes français

**O** *mon Ronfard, ô maître  
Victorieux du mètre,  
O sublime échanfon  
De la chanson!*

*Divin porteur de lyre,  
Que voulurent élire  
Pour goûter leurs douceurs  
Les chastes Sœurs!*

*Toi qui, nouveau Pindare,  
De l'art savant & rare  
De Phœbus Cynthien  
Faisant le tien,*

*A l'ivresse physique  
De la folle musique  
Sagement as mêlé  
Le rythme ailé!*

*Père! que ma louange  
Te célèbre & te venge,  
Et, comme vers mon Roi,  
Monte vers toi!*

*Mais que dis-je? l'Envie  
Qui déchira ta vie  
Ne mord plus de bon cœur  
Ton pied vainqueur,*

*Et, nette de souillure,  
Ta belle gloire pure  
Va d'un nouvel effor  
Aux astres d'or.*

*Ton nom deux fois illustre  
A retrouvé son lustre,  
Comme il l'avait jadis  
Au temps des lys,*

---

*Et toi, dans l'aube rose  
De ton apothéose,  
Tu marches, l'œil en feu,  
Ainsi qu'un dieu.*

*Tenant ton luth d'ivoire,  
Près d'une douce Loire  
A la berceuse voix,  
Je te révois*

*Dans un jardin féerique,  
Où le troupeau lyrique  
Enchante de tes vers  
Les bosquets verts.*

*Là Du Bellay t'honore,  
Et je retrouve encore  
Près de cette belle eau  
Remy Belleau*

*Et Pontus & Jodelle  
Et Dorat, ton fidèle,  
Et ce chanteur naïf  
Le vieux Baïf.*

*Avec eux, ces Déesſes,  
Les hautaines Princeſſes  
Du ſang pur des Valois,  
Suivent tes lois*

*Et ſervent ton Hélène  
A la ſuave haleine,  
De qui la lèvre leur  
Semble une fleur,*

*Et Caſſandre, & Marie  
Qui, rêveuſe, marie  
La roſe dans ſa main  
Au blanc jaſmin.*

*Mais Vénus parmi l'herbe  
Eſt auſſi là, ſuperbe ;  
Les fleurs, pour la parer,  
Laiſſent errer*

*Leurs ombres ſur ſa joue ;  
Quelques fois elle joue  
Avec l'arc triomphant  
De ſon enfant.*

---

*Et les saintes pucelles,  
Qui mêlent d'étincelles  
Et de feux adorés  
Leurs crins dorés,*

*Levant leurs bras d'albâtre,  
Vous suivent, chœur folâtre  
De votre voix épris,  
Dans ces pourpris.*

*Mais voici que tu chantes!  
Et tes strophes touchantes  
Déroulent leurs accords  
Divins : alors,*

*Ronsard, tout fait silence :  
La fleur qui se balance,  
Le ruisseau clair, l'oiseau  
Et le roseau ;*

*Dans les cieux qui te fêtent  
Les étoiles s'arrêtent  
Et suspendent les airs  
De leurs concerts ;*

*On n'entend que ton Ode,  
Qui après toi, dans le mode  
Ancien, le chœur ravi  
Chante à l'envi,*

*Et chacun s'en récréé,  
Hélène, Cythérée,  
Déeses de la cour,  
Enfant Amour,*

*Muses aux belles bouches;  
Et les astres farouches  
Restent silencieux  
Au front des cieux.*

Avril 1868.

## A Claudius Popelin

Peintre &amp; Poète

**O**UI, *Claudius, parmi nos foules soucieuses,  
Ta Muse, autrefois chère à des âges meilleurs,  
Évoque doublement le souvenir des fleurs  
Qui chantent pour nos yeux, notes silencieuses.*

*Car elle fait emplir d'âmes délicieuses  
Les rythmes careffants, divins comme nos pleurs,  
Et, dans le riche émail, donner à ses couleurs  
Le resplendissement des pierres précieuses.*

*Je l'aime, cette Nymphe à la charmante voix  
Qui sème l'écarlate & l'azur sous ses doigts;  
Et, puisque tu le veux, Ouvrier qu'elle adore,*

*Sur son front, dont l'éclat royal fait marier  
Des lys de neige avec des flamboiements d'aurore,  
J'attacherai moi-même un rameau de laurier.*

Février 1869.



## La Satyresse

A Léopold Flameng

*C*E n'est pas dans une maison  
Qu'elle endort tes joyeuses fièvres,  
Printemps charmeur, quand tu nous sèves  
Du lait amer de la Raison ;

*Mais par les prés en floraison  
Elle a sa double flûte aux lèvres !  
Indocile comme les chèvres,  
Elle s'affied dans le gazon,*

*Et jeune, folâtre, ingénue,  
Offrant sa belle gorge nue  
Au zéphyr de ces lieux déserts,*

*La Satyresse aux yeux fantasques  
Fait danser, en jouant des airs,  
Une troupe de petits masques.*

Mars 1869.

## Promenade galante

A Edmond Morin

**D**ANS le parc au noble dessin  
Où s'égarant les Cydalises  
Parmi les fontaines surprises  
Dans le marbre du clair bassin,

*Iris, que suit un jeune essaim,  
Philis, Églé, nymphes éprises,  
Avec leurs plumes indécises,  
En manteau court, montrant leur sein,*

*Lycaſte, Myrtil & Sylvandre  
Vont, parmi la verdure tendre,  
Vers les grands feuillages dormants.*

*Ils errent dans le matin blême,  
Tous vêtus de ſatin, charmants  
Et trilles comme l'Amour même.*

Octobre 1868.

---

Au Pays latin

**O** terre aventureuse  
Où vit la fête heureuse  
Du beau rire argentin,  
Pays latin !

Dans Paris qui se blase,  
Seul, pays de l'extase,  
Tu gardes ta faveur  
Pour le rêveur.

Tu n'as pas, dans un antre,  
Des bourgeois au gros ventre  
Courtisant des Laïs  
Jaune maïs ;

*Tu n'as pas, faisant halte  
Sur le bord de l'asphalte,  
Des troupeaux de Phrynés  
Enfarinés;*

*Tu n'as pas, comme Asnières,  
Des lions sans crinières,  
Buvant à ciel ouvert  
Le poison vert;*

*Mais tu vis, mais tu penses!  
Tu songes, tu dépenses  
Tes jours dans un charmant  
Enchantement!*

*Tu dis qu'en tes demeures  
Le jour n'a pas trop d'heures  
Pour la pensée & pour  
L'immense amour.*

*La jeunesse est ta grâce :  
Tu chéris, comme Horace,  
La flamme du vin vieux  
Et des beaux yeux.*

*Toutes les belles choses,  
Les poèmes, les roses  
Charment ton peuple, épris  
Des grands esprits,*

*Et jamais il ne cesse  
D'adorer la déesse  
Liberté, dont l'œil fier  
Lance un éclair.*

*Aime, travaille, ô terre  
Jeune, fidèle, austère :  
L'avenir, ce témoin,  
N'est pas si loin !*

*Terre aux ardentes fèves,  
Tu feras de tes rêves,  
Pour les déshérités,  
Des vérités !*

*Mais jusque-là conserve  
Tes beaux espoirs, ta verve  
Et ta soif d'infini,  
O coin béni !*

*Nul mieux que toi n'aspire  
Le radieux sourire  
Et le regard vermeil  
Du grand soleil ;*

*Ton parc entouré d'ombre,  
C'est ce Luxembourg sombre  
Plein d'oiseaux querelleurs  
Et plein de fleurs ;*

*Tes poètes, divine  
Race, qui te devine  
Et qui lit dans ton cœur  
Tendre & moqueur,*

*C'est Hugo solitaire,  
Dont la plainte fait taire  
Les sanglots arrogants  
Des ouragans ;*

*C'est Leconte de Lisle,  
Qui se souvient de l'île  
Où fut nourri de miel  
Un roi du ciel ;*



---

*C'est Barbier, dont l'Iambe  
En l'air éclate & flambe,  
C'est Muffet isolé  
Et désolé ;*

*C'est Charles Baudelaire,  
Dédaigneux du salaire,  
Que le sombre Oiseleur  
Prit en sa fleur,*

*Mais dont enfin la Gloire,  
Ouvrant sa tombe noire,  
Après un long affront  
Baïse le front !*

*Tes femmes, douces fées  
De leurs cheveux coiffées,  
Sans joyaux ni satin,  
Pays latin,*

*Et riant, chœur folâtre,  
Du troupeau qui se plâtre  
Et se met du blanc gras  
Pour des ingrats,*

*Montrent, dans leur délire,  
Les blanches dents du rire  
Et les lys éclatants  
De leurs vingt ans!*

*Ris dans la triste ville,  
Cher & suprême asile  
Des fécondes leçons,  
Nid de chansons!*

*Toi seul, avril en fête,  
Héraut, lutteur, poëte,  
En ce temps envieux  
Tu n'es pas vieux !*

*En vain, des sots — qu'importe! —  
Disent : « La France est morte  
Pour le divin combat. »  
Non, son cœur bat !*

*Tandis que ces eunuques,  
En leurs fureurs caduques,  
Voudraient murer le beau  
Sous un tombeau,*

---

*Garde tes saintes fièvres  
Au cœur, & sur tes lèvres  
Ces mots : Justice, jour,  
Progrès, amour!*

Avril 1868.

A Albert Glatigny, comédien

**P**auvre Comédien, pourvu que tu le veilles,  
Autour de Rosalinde errant avec douceur,  
Un peuple enchanté, loin du pâle régisseur,  
T'apparaît sous les verts abris où tu l'accueilles.

*L'aube rose a pleuré sur les fleurs que tu cueilles.  
Fou de satin vêtu, Cydalise est ta sœur,  
Et, toujours sous la nue errant comme un chasseur,  
Tu portes sur ton front doré l'ombre des feuilles.*

---

*Le ruisseau, qui te parle en un beau rythme ancien,  
Lorsque tu passes, dit : C'est un musicien,  
Et, comme au rossignol, t'adresse des murmures.*

*Et, livrant au vent, près de la source où tu bois,  
Sa joue en fleur, que souille encor le sang des mûres,  
La nymphe Thalia te parle dans les bois.*

Mars 1869.

## L'Aube Romantique

A Charles Affelineau

**M**IL HUIT CENT TRENTE! *Aurore*  
Qui m'éblouis encore,  
*Promesse du destin,*  
*Riant matin!*

*Aube où le soleil plonge!*  
*Quelquefois un beau songe*  
*Me rend l'éclat vermeil*  
*De ton réveil.*

*Jetant ta pourpre rose*  
*En notre ciel morose,*  
*Tu parais, & la nuit*  
*Soudain s'enfuit.*

---

*La nymphe Poésie  
Aux cheveux d'ambrosie  
Avec son art subtil  
Revient d'exil;*

*L'Ode chante, le Drame  
Ourdit sa riche trame;  
L'harmonieux Sonnet  
Déjà renaît.*

*Ici rugit Shakspeare,  
Là Pétrarque soupire;  
Horace bon garçon  
Dit sa chanson,*

*Et Ronsard son poème,  
Et l'on retrouve même  
L'art farouche & naïf  
Du vieux Bâif.*

*Tout joyeux, du Cocyte  
Rabelais ressuscite,  
Pour donner au roman  
Un talisman,*

*Et l'amoureuse fièvre  
Qui rougit notre lèvre  
Défend même au journal  
D'être banal !*

*La grande Architecture,  
Prière sainte & pure  
De l'art matériel,  
Regarde au ciel ;*

*La Sculpture modèle  
Des saints au cœur fidèle  
Pareils aux lys vêtus  
De leurs vertus,*

*Et la Musique emporte  
Notre âme par la porte  
Des chants délicieux  
Au fond des cieux.*

*O grand combat sublime  
Du Luth & de la Rime !  
Renouveau triomphal  
De l'Idéal !*



---

*Hugo, sombre, dédie  
Sa morne tragédie  
Aux grands cœurs désolés,  
Aux exilés,*

*A la souffrance, au rêve.  
Il embrasse, il relève,  
Et Marion, hélas !  
Et toi Ruy-Blas.*

*Et déjà, comme exemple,  
David, qui le contemple,  
Met sur son front guerrier  
Le noir laurier.*

*George Sand ouvre l'âme  
Tremblante de la femme ;  
Muffet, beau cygne errant,  
Chante en pleurant ;*

*Balzac, superbe, mène  
La Comédie Humaine  
Et nous fait voir à nu  
L'homme ingénu ;*

*Pour le luth Sainte-Beuve  
Trouve une corde neuve ;  
Barbier lance en grondant  
L'Iambe ardent ;*

*La plainte de Valmore  
Pleure & s'exhale encore  
En sanglots plus amers  
Que ceux des mers,*

*Et, sur un mont sauvage,  
L'art jaloux donne au sage  
Théophile Gautier  
Le monde entier*

*En ces beaux jours de jeûne,  
Karr a plus d'amour jeune  
Qu'un vieux Rothschild pensif  
N'a d'or massif.*

*De sa voix attendrie  
Gérard dit la féerie  
Et le songe riant  
De l'Orient ;*

*Les Deschamps, voix jumelles,  
Chantent : l'un a des ailes,  
L'autre parle à l'écho  
De Roméo.*

*Frédéric ploie & mène  
En tyran Melpomène  
Et la grande Dorval  
L'a pour rival;*

*Berlioz, qui nous étonne,  
Avec l'orage tonne,  
Et parle dans l'éclair  
A Meyerbeer;*

*Préault, d'un doigt fantaïque,  
Fait trembler sur un masque  
L'immortelle pâleur  
De la Douleur,*

*Tandis qu'à chaque livre  
Johannot, d'amour ivre,  
Prête un rêve nouveau  
De son cerveau.*

*Pour Boulanger qui l'aime,  
Facile, & venant même  
Baïser au front Nanteuil  
Dans son fauteuil,*

*La Peinture en extase  
Donne la chrysope  
Et le rubis des rois  
A Delacroix.*

*Daumier trouve l'étrange  
Crayon de Michel-Ange  
— Noble vol impuni! —  
Et Gavarni*

*Suit en amant la trace  
De l'amoureuse Grâce  
Qu'à l'Esprit maria  
Dévéria!*

*Mais hélas! où m'emporte  
Le songe? Elle est bien morte  
L'époque où nous voyions  
Tant de rayons!*

Où font-ils ? les poètes  
Qui nous faisaient des fêtes,  
Ces vaillants, ces grands cœurs,  
Tous ces vainqueurs,

Ces soldats, ces apôtres ?  
Les uns sont morts. Les autres,  
Du repos envieux,  
Sont déjà vieux.

Leur histoire si grande  
N'est plus qu'une légende  
Qu'autour du foyer noir  
On dit le soir,

Et ce collier illustre  
Qu'à présent touche un rustre,  
Sème ses grains épars  
De toutes parts.

Hamlet qu'on abandonne  
Est seul & sans couronne  
Même dans Elfeneur :  
Adieu l'honneur

*De l'âge romantique,  
Mais de la chaîne antique  
Garde-nous chaque anneau,  
ASSELINEAU!*

*Comme le vieil Homère  
Savamment énumère  
Les princes, les vassaux  
Et leurs vaisseaux,*

*Redis-nous cette guerre!  
Les livres faits naguère  
Selon le rituel  
De Renduel,*

*Fais-les voir à la file!  
Jusqu'au Bibliophile  
Montrant page & bourrel,  
Jusqu'à Borel;*

*Car tu fais leur histoire  
Si bien, que ta mémoire  
N'a pas même failli  
Pour Laffailly.*

---

*Donc, toi que je compare  
Au Héraut, qui répare  
Le beau renom des vers  
Par l'univers,*

*Dis-nous MIL HUIT CENT TRENTE,  
Époque fulgurante,  
Ses luttes, ses ardeurs  
Et les splendeurs*

*De cette apocalypse,  
Que maintenant éclipse  
Le puissant coryza  
De Thérésa!*

*Car il est beau de dire  
A notre âge en délire  
Courbé sur des écus :  
« Gloire aux vaincus! »*

*Envahi par le lierre,  
Le château pierre à pierre  
Tombe & s'écroule; mais  
Rien n'a jamais*

*Dompté le fanatisme  
Du bon vieux Romantisme,  
De ce titan du Rhin  
Au cœur d'airain.*

21 Juillet 1866.







## Table

	Pages.
A Pierre Véron.....	v
La Lyre dans les bois.....	1
La Pauvreté de Rothfchild.....	8
Courbet, seconde manière.....	12
Molière chez Sardou.....	16
Paris nouveau.....	20
Soyons carrés.....	25
A la Biche empaillée.....	31
A Vol d'Oifeau.....	36
Le Thiers-parti.....	40
Pièces Féeries.....	44

	Pages.
Chez Monfeigneur.....	48
Inventaire.....	54
Le Siècle à aiguille.....	59
Tristesse de Darimon.....	63
L'Œil crevé.....	67
Démolitions.....	71
La Criminelle. A Louis Jourdan.....	75
Mafques & Dominos.....	81
Le Petit-Crevé.....	90
Le Lion amoureux.....	94
Satan en colère.....	98
Pénélope & Phryné. A Charles Marchal.....	102
Leroy s'amufe.....	107
Et Tartuffe?.....	112
La Balle explosible.....	116
Embellissements.....	120
Le Budget.....	124
Triolets.....	128
La Mitrailleufe.....	133
Périphrafes.....	138
Trop de cigarettes.....	142
Chez Guignol.....	145
Un chant national, s'il vous plaît.....	151

---

	Pages.
Madame Polichinelle.....	155
Delirium tremens.....	160
Donec gratus.....	164
Études & Croquis.....	167
Feuilleton de théâtre.....	172
Conseils à un Écolier.....	179
A la Jeuneffe.....	182
Chez Bignon.....	187
Marie Garcia.....	195
L'Apothéose de Ronfard, prince des Poètes français..	197
A Claudius Popelin, Peintre & Poète.....	203
La Satyresse. A Léopold Flameng.....	205
Promenade galante. A Edmond Morin.....	207
Au Pays latin.....	209
A Albert Glatigny, comédien.....	216
L'Aube Romantique. A Charles Affelineau.....	218



Librairie d'ALPHONSE LEMERRE, 47, passage Choiseul

---

*Pour paraître successivement :*

ÉTUDES  
LYRIQUES

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

LES EXILÉS

PREMIÈRES ODES FUNAMLULESQUES.

NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES.

LES STALACTITES.

ODELETTES.

TRENTE-SIX BALLADES JOYEUSES (inédit.)

PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE.

LES CARIATIDES, en quatre livres.

(Le Livre Quatrième contenant *Le Sang de la Coupe & La Malédiction de Vénus* est le Livre Sixième des *Poésies Complètes*, édition Poulet-Malaffis, 1854.)

---

Imprimerie L. Toinon & C<sup>e</sup>, à Saint-Germain.

61'23274

THÉODORE DE BANVILLE

ÉTUDES LYRIQUES

NOUVELLES ODES

FUNAMBULESQUES



25

Vet. Fr. III B. 1831

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXIX







